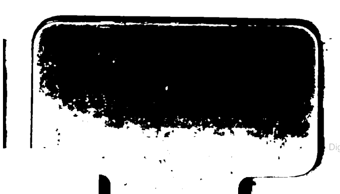



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



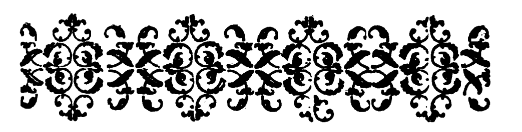
ZELINGA,
HISTOIRE CHINOISE.
AUGMENTÉE
D'UNE LETTRE
A L'AUTEUR DE NANINE,
ET DE
PLUSIEURS LETTRES
D'UNE
DEMOISELLE ENTRETENUE
A
SON AMANT.

Par Palissot



A MARSEILLE,

M. DCC. L.



PRÉFACE.

J'Etois à Pekin, j'écrivis cette Histoire, je la fais imprimer en France; j'ai cru qu'on recevroit avec plaisir une Histoire Chinoise.

On y verra bien des particularités, qui pourront étonner un Français; mais cela ne l'étonneroit point, s'il avoit fait un Voyage à la Chine.

Tout est véritable dans mes Observations, je ne crains point les préjugés qu'on peut avoir con-

tre les Voyageurs ; le Public jugera du mérite, ou des défauts de mon Ouvrage. C'est tout ce qu'on devroit dire dans une Préface.



ZELINGA,

HISTOIRE CHINOISE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Prologue.

GÉONIS KAMKA étoit un Prince adoré de ſon Peuple, il le méritoit par ſes vertus. On ne lui donna pas les titres pompeux de Vainqueur, de Conquérant, de Triomphateur; le titre de Pére des Chinois, titre moins ébloüiſſant, mais plus ſublime, faiſoit aſſez ſon éloge.

Il avoit vaincu ſes Ennemis pour aſſurer le repos de ſes Sujets, ſans

vouloir étendre ses Conquêtes, Il préféroit le nom de Pacificateur, à celui de Vainqueur du Monde. Il protégeoit ses propres ennemis, lorsque sa valeur les avoit soumis à sa puissance.

Il savoit que le regne de son Prédécesseur étoit immortalisé par les grands Hommes qu'il avoit produit, il comprit que les beaux Arts étoient une époque certaine de la grandeur d'un Empire, il les fit fleurir dans ses États.

Les insectes de la Littérature, assuroient que son Régne ne ressembleroit jamais à celui de Zouloukitonima, que les Génies étoient disparus, & que tout annonçoit à Pekin la décadence des Lettres. Ils s'efforçoient de prouver ces paradoxes par leurs Ouvrages, & surtout, par la critique de tous les Auteurs qui pouvoient les démentir. Ils parloient, ils écrivoient, ils décidoient; mais on pensoit enco-

re que leurs jugemens n'étoient pas infaillibles. Cependant ils avoient surpris une partie du *gros* Public, on n'osoit pas combattre directement leurs opinions, ils faisoient la multitude.

On voyoit des Auteurs célébres qui pour s'assurer leur suffrage, disoient avec eux que le siécle étoit baissé. (*a*) Les femmes rendoient cette opinion plus formidable, elles ne vouloient plus que des Brochures, il falloit être impertinent pour plaire, on divinisoit la bagatelle, & le ridicule s'apelloit bel esprit.

Il y avoit alors à Pekin, trois Spectacles entretenus par Géonis Kamka. Il y en avoit un consacré à l'Harmoie; on pouvoit regarder l'autre comme la source des beaux sentimens, on y représentoit les

(*a*) *M. de V. . . . . dans son Epitre à Madame la Duchesse du Maine.*

..Louis s'éléve, & le Siécle est baissé.

actions des Héros, on y élevoit des trophées à la vertu, on y tournoit les passions en ridicule, on s'apliquoit à corriger les défauts par une morale instructive & réjouissante.

Le troisiéme Spectacle avoit été formé pour divertir les Chinois ; mais souvent il les ennuyoit; on rioit, mais on s'endormoit. La bouffonerie faisoit l'objet principal des Représentations.

La multitude les aprouvoit; on ne doit pas en être surpris, on sçait ce que c'est que la multitude. On négligeoit le second Spectacle, tout le monde convenoit de sa supériorité; mais il y a peu de personnes capables de s'amuser d'un Spectacle instructif: c'est ce qui faisoit parler contre le goût du siécle.

On vit paraître dans une année, cinquante-deux mille Romans. Pekin en étoit inondé. On ne les lisoit

jamais deux fois ; mais enfin c'étoit le goût général, on aime la nouveauté, tout passoit pour amusant. Les Contes des Fées passerent du Berceau sur les Toilettes : c'étoient les Ouvrages à la mode.

Il y avoit des Auteurs qui n'étoient connus qu'à la faveur de ces bagatelles : il faut avouer qu'il y avoit du génie dans quinze ou seize de ces Romans ; mais seize contre cinquante-deux mille. !

Les femmes prononçoient directement sur les Ouvrages ; il est vrai qu'elles brodoient au Spectacle ; mais leurs décisions n'en étoient pas moins infaillibles.

La modestie n'étoit plus un ornement dans la Littérature, tout étoit permis dans une nouveauté ; cela n'étoit-il pas juste ? un Roman modeste !

La prude qui lisoit en public les maximes de Confucius, lisoit dans la solitude les chroniques scanda-

leuſes qui ſe débitoient ſous le manteau. Les plaiſirs ſont-ils défendus ? C'étoit l'opinion générale, on n'en faiſoit pas un miſtére.

On décidoit dans la bonne compagnie ; c'étoit le grand tribunal ; mais la mauvaiſe prétendoit être la bonne, chacune avoit ſes partiſans ; il n'étoit pas facile de les diſtinguer, on s'y trompoit, cela n'eſt pas étonnant ; chaque ſociété prononce en ſa faveur.

On inventoit de nouveaux termes. *Perciſlage* caractériſoit la bagatelle. *Propos de caillette* déſignoit une fadaiſe. Un honnête homme s'appelloit *homme eſſentiel*. Un Auteur médiocre *excédoit*, il étoit *aſſommant*. Un petit Maître étoit d'un *ridicule affreux*. La Province adoptoit ces nouveaux termes, lorſqu'on les oublioit à Pekin. On les regardoit comme les enfans du génie ; on appelloit ridicules ceux qui ne les

employoient pas dans leurs ouvrages.

Un Auteur connu par un Poëme Epique, & par des Tragédies, se croyoit obligé de sacrifier un Roman (a) à la multitude; c'étoit la derniére preuve du mérite, & le sceau de sa réputation, il falloit être universel.

On avoit vu sous le régne de Zoulon Kitonima, des femmes respectables par leurs talens, s'immortaliser par leurs Ouvrages; on en voyoit encore sous celui de Géoniskamka; mais dans une certaine année, on voyoit les hommes & les femmes les plus respectables de son Empire, s'occuper avec des figures de carton. On les plaçoit avec distinction dans les appartemens les plus magnifiques: on en voyoit entre les mains des Bonzes, des Docteurs & des Mandarins. Les Enfans récla-

(a) Zadig, *Roman de M. de V...*

moient les Pagodes qu'on leur avoit uſurpées ; mais l'amuſement de l'enfance étoit devenu l'occupation des principaux Citoyens. L'inventeur de ces pagodes s'enrichit, il obtint une dignité reſpectable à la faveur de ſon opulence : on vend tout à la Chine.

La critique s'appuyoit ſur ces événemens, pour prouver la décadence du génie ; mais s'il y avoit des Auteurs médiocres à Pékin, on en voyoit encore qui méritoient des Statues : s'il y avoit des femmes ridicules, on en trouvoit encore de reſpectables : l'Hiſtoire de Zélinga peut prouver ces paradoxes.







CHAPITRE II.

L'Opera.

LA Famille de Zélinga étoit illustre. Les dignités, l'opulence, & sur-tout les vertus, la faisoient respecter.

Le pere de Zélinga mourut en défendant sa Patrie, la valeur étoit héréditaire dans sa maison. L'Empereur de la Chine l'avoit honoré de plusieurs éloges; il combattoit pour l'Etat, sans aspirer aux récompenses; la gloire étoit son objet. Adoré des Soldats, respecté par ses rivaux, il n'avoit pour ennemis, que ceux qu'il obscurcissoit par son expérience & par son courage.

Zélinga étoit au berceau lorsqu'il mourut. Sa mere aussi respectable que vertueuse, s'appli-

qua uniquement à veiller à l'éducation de sa fille ; elle voyoit avec plaisir que Zélinga répondoit à ses soins, la vertu fixoit toutes ses occupations.

Ce n'étoit point cette vertu sauvage, qui ne s'exprime que par l'aigreur & par la censure. Elle évitoit les défauts ; mais elle n'avoit point appris à persécuter. Elle sçavoit que l'humanité est incompatible avec la perfection. Elle s'appliquoit à veiller sur sa conduite, sans condamner celle des autres : il n'y a qu'un cœur vertueux qui sache pratiquer ces maximes. L'hipocrisie persécute ; la vertu pardonne. Ce n'étoit point cette vertu misantrope qui défend tous les plaisirs, qui s'immole aux préjugés, qui ne s'occupe jamais à les combattre : elle sçavoit que les plaisirs les plus innocens, paraissent criminels dès qu'ils sont envisagés par l'imposture.

Les plus belles actions ne ſont pas toujours eſtimées ; on voit des perſonnes qui ne s'occupent qu'à les flétrir dans l'eſprit du Public.

On fait de faux jugemens, on en tire des conſéquences, on ſe fait un devoir de les regarder comme infaillibles, on eſt injuſte quand on décide ſur de pareilles opinions. Un zéle indiſcret condamne une vertu, il croit condamner un crime ; c'eſt un égarement qu'on doit plaindre.

Un impoſteur noircit l'innocence par un principe de méchanceté ; il connoît la vérité ; il cherche à l'obſcurcir ; c'eſt un furieux qu'on doit combattre.

Zélinga étoit perſuadée de ces principes, elle les avoit appris dans un Auteur commique : c'étoit l'uſage à la Chine d'employer des méditations & des maximes dans une Comédie.

La réputation de Zélinga s'é-

tendit bientôt jusqu'aux extrémités de l'Empire. Sa beauté, son esprit, ses vertus exigeoient des hommages, elle eut bientôt des adorateurs. On voit des femmes qui sont belles sans être aimables, on les néglige, on ne doit pas en être surpris; le caractére ajoûte encore à la beauté.

Zélinga voyoit avec indifférence les Amans qui l'environnoient. Elle les regardoit sans amour propre: l'orgueil n'est jamais à côté du mérite.

Elle pénétroit les sentimens de ses adorateurs: l'un sacrifioit à sa naissance, l'autre à sa beauté, plusieurs à ses richesses; son discernement l'éclairoit sur leurs intentions, elle auroit voulu qu'on rendît hommage à ses vertus.

Elle sçavoit qu'on peut aimer sans crime; elle avoit du penchant pour la tendresse; un Amant vertueux auroit pu la déterminer.

Il y a toujours des momens pour les cœurs sensibles ; celui de Zélinga l'étoit assez ; il étoit décidé qu'elle aimeroit. . . . .

On afficha à Pékin un Opera nouveau. On publioit que les paroles étoient ridicules ; mais que la Musique étoit admirable. L'Auteur s'appelloit *Huczaca*, il s'étoit fait connaître par des Ouvrages qu'on trouvoit ennuyeux ; mais cela ne l'empêchoit pas de passer pour un bel esprit du premier étage.

Le Musicien *Ravéma* s'étoit distingué à la Chine, il avoit porté l'harmonie jusqu'à la perfection ; on pensoit qu'il avoit surpassé le fameux *Lyllu* son prédécesseur.

La réputation du Musicien engagea Zélinga, elle se fit conduire au Spectacle ; ce fut dans ce Temple de l'harmonie qu'elle apprit à connaître l'amour.

Un jeune Chinois qu'elle distingua dans une loge, lui fit éprou-

ver des ſentimens inconnus ; c'étoit un jeune Mandarin. Elle s'apperçut que ſa beauté avoit fait impreſſion ſur ſon Amant ; ſes regards avoient toujours été fixés ſur elle : Zélinga n'avoit pu s'empêcher de l'enviſager avec attention, elle lui trouvoit une phiſionomie diſtinguée, un air tendre, mais reſpectueux ; Zélinga vouloit lui plaire ; elle devint coquette ſans y penſer.

Elle ne fit pas d'attention à tout ce qui l'environnoit. Le jeune Chinois n'apperçut que ſa Maîtreſſe : la repréſentation finit, Zélinga la trouva trop courte ; elle penſa qu'elle ne verroit plus ſon Amant.

Cam-hy, c'étoit le nom du Mandarin, courut à la loge de Zélinga, Il eut le bonheur de faciliter ſon paſſage, il lui donna la main pour deſcendre. Zélinga fut ſenſible à ſa politeſſe, elle le fut bien davantage à l'amour qu'elle eut

appercevoir dans ses yeux.

Le Char de Cam-hy s'avança, celui de Zélinga étoit éloigné, il la pria de monter, & lui demanda la permission de la conduire à son Palais. Zélinga balançoit : deux Dames qui l'avoient accompagnée, la déterminérent en faveur de Cam-hy. Il falloit attendre long-tems avant que le Char de Zélinga pût avancer ; un orage qui sembloit s'approcher, acheva de la déterminer.

Le Ciel me favorise, Madame, lui dit le jeune Chinois d'une voix assez basse, pour ne pas être entendu ; le hazard m'avoit conduit à l'Opéra, j'ai été assez heureux pour vous voir, pour vous admirer ; mais ce bonheur peut m'être fatal, il peut répandre sur mes jours l'amertume & la douleur. Ma témérité va vous surprendre ; je n'ai pu vous voir sans vous aimer : j'ai des rivaux sans doute, tout l'univers

vous doit ses hommages. Peut-être votre cœur est déja décidé, j'ai peut-être un rival d'autant plus à craindre, qu'il a sçu vous plaire. Que je serois malheureux, si mes conjectures étoient fondées! Pourquoi n'ai-je pas eu plutôt le bonheur de vous connaître? Pourquoi m'a-t-il été impossible de conserver toujours mon indifférence?

Zélinga étoit si troublée, qu'elle lui laissa finir sa déclaration. Elle ne s'apperçut qu'il falloit lui répondre, qu'alors qu'il cessa de parler. Je ne suis pas surprise, lui dit-elle; de ce que je viens d'entendre, il est naturel aux hommes de parler d'amour, & de louer indifféremment toutes les femmes; vous vous conformez à l'usage, & je ne dois qu'à la politesse, ce que vous attribuez à l'amour.

Ah! Madame, interrompit Gamhy, je vois trop que mes soupçons étoient justes. Si votre cœur

n'étoit prévenu, vous auriez connu dans mes yeux la réalité de mes sentimens. Le véritable amour est facile à distinguer. Je n'ai vu que vous au Spectacle, & je vous ai trop vuë pour ma tranquilité ; votre image ne s'effacera jamais dans mon cœur, elle fera mon bonheur & mon tourment. Ah! Je ne vois que trop que vous serez toujours insensible.

Voilà un amour bien précipité, lui répondit Zélinga ; peut-on s'assurer sur un sentiment si rapide?

Pouvez-vous en douter, sans être injuste, lui répondit Cam-hy, ne suffit-il pas de vous avoir vuë pour vous adorer? Vous ne pouvez inspirer que des passions rapides, il n'est pas possible d'être inconstant, dès qu'on a joui du bonheur de vous voir & de vous entendre. Un mérite vulgaire peut inspirer l'inconstance, mais quel objet pourroit-on vous préférer?

Je vous plains, lui répondit Zé-linga, l'amour est toujours accom-pagné d'inquiétudes, & j'avou que je commence à l'éprouver J'avois toujours conservé ma tran-quilité, je sens que je vais la per-dre. Si vos feux sont constans vous pouvez tout espérer, vou n'aurez point de rivaux à crain-dre, espérez tout si vous êtes ver-tueux. Je ne vous cache point qu mon cœur commence à partage vos sentimens : une femme moin sincére vous eût fait bien attendr un pareil aveu; elle eût rougi, d moins en apparence; mais doit-o rougir d'un véritable amour?

Cam-hy étoit si transporté, qu' alloit se précipiter aux genoux d Zélinga; mais le respect l'empor sur la vivacité de sa reconnaissa ce. Je suis trop heureux, lui dit-je trouve enfin ce que j'avois to jours désiré, une femme tendre vertueuse. Ah! belle Zélinga, q

mes soupçons étoient injustes ! Votre sincérité augmente encore mon mon amour ; mais nous approchons de votre Palais ; pourrai-je avoir le bonheur de vous voir encore ?

N'en doutez pas ; lui répondit-elle , je dépends d'une mere qui m'aime , & qui ne contraindra jamais mes sentimens : trouvez-vous demain à la Comédie , je vous apprendrai les moyens de faire approuver votre amour.

Zélinga descendit , les adieux furent touchans , on eut peine à se séparer , Cam-hy protesta que les momens alloient lui paraître des siécles , Zélinga rentra dans son Palais.



CHAPITRE III.

La Comédie.

JE m'écarte un moment de l'histoire de Zélinga, pour donner une idée de la Comédie Chinoise. On me passera ces digressions, c'est l'usage : Peut-on faire une Histoire sans épisodes ?

Cette digression ne sera pas inutile, on aime à connaître les modes étrangéres ; rien n'est plus naturel. Un Citoyen du monde doit connaître ses Compatriotes.

La Comédie est un Spectacle où l'on représente les actions des grands Hommes. On y représente aussi les ridicules de la bonne & de la mauvaise compagnie, des Bourgeois, des Financiers, des Magistrats, des Médecins, enfin de tous les états où l'on distingue des

des vertus & des vices. Le premier genre attendrit, le second fait rire. Le sujet du premier doit être tragique, celui du second doit être comique.

On apelle Comédiens, ceux qui récitent sur le Théatre, les bons ou les mauvais Ouvrages des Auteurs tragiques & comiques. Ce sont eux qui les font valoir ou qui les font tomber, qui décident des Piéces qu'on leur présente avant le Public, qui les acceptent ou qui les refusent.

Il faut qu'un Comédien ait de l'esprit, de la mémoire & du jugement. De l'esprit pour animer sa déclamation, pour y mettre le sentiment nécessaire, pour faire sentir les beaux endroits d'un Ouvrage, pour dissimuler adroitement ses défauts, pour séduire, pour exprimer les passions; enfin, pour se distinguer dans son état. De la mémoire pour apprendre & pour

retenir ce qu'on doit représenter. Du jugement pour prononcer sur les Ouvrages qu'on lui présente. Rien n'est plus rare à Pékin qu'un bon Acteur. On en voit encore un petit nombre qui se distingue ; mais on regrette toujours leurs prédécesseurs, & je crois qu'on les regrettera long-tems.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on méprise les Comédiens, on attache une idée d'infamie à leur profession. C'est un vieux préjugé qui subsiste à la Chine, il n'y a que les honnêtes gens qui les estiment.

Un état qui exige les talens & les dispositions les plus rares, est un état respectable. Un art fondé sur l'esprit & le jugement, est préférable à tous les arts mécaniques. Il faut des talens pour être Comédien, il ne faut qu'une certaine habitude pour calculer, pour travailler dans un Bureau, &c.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'on a vû des Comédiens s'attirer l'admiration par leurs Ouvrages; on les respecte, on les regarde à la Chine comme des grands hommes, on leur éleve des Statuës, on avouë que la postérité leur sera redevable, leurs écrits sont entre les mains des Lettrés & des Mandarins, on les admire, & l'on est injuste pour ceux qui voudroient les imiter: le préjugé subsiste toujours.

On n'oubliera jamais à Pékin le célébre *Elemori*; mais on n'a point d'égard pour ses successeurs; ceux même qui les estiment rougiroient d'être Comédiens.

Les Bonzes prêchent contre les Acteurs, & c'est chez eux qu'ils viennent apprendre à prêcher. C'est à la Comédie qu'ils apprennent l'art de déclamer, d'animer la parole par le geste, & de séduire pathétiquement.

Le Peuple les regarde comme des Infidéles, on ne leur éleve pas des Tombeaux, on leur ferme l'entrée des Temples, & les aumônes des Fidéles sont assignées sur leurs revenus, une partie de la recette des Spectacles est distribuée aux Bonzes, leurs biens sont fondés sur les talens des Comédiens qu'ils perfécutent : ils prêchent contre la Comédie, mais ils en reçoivent l'argent ; ils feroient au déſeſpoir qu'on la ſupprimât.

On les applaudit, l'Empereur de la Chine les ſoutient, les Mandarins les reçoivent dans leurs Palais, on eſt Comédien avec eux, on jouë des Comédies dans les maiſons les plus reſpectables, on inſtruit la jeuneſſe à déclamer ſur des Théâtres ; c'eſt une partie de l'éducation, & les Comédiens ſont deshonorés. On deshériteroit un Citoyen qui auroit épouſé une Comédienne, on le regarderoit comme un infâme.

Il y a une Semaine consacrée à l'édification, tous les Temples sont ouverts, tous les Chinois sont prosternés. La Coquette craint de paraître en public avec du rouge, le gaze est étenduë sur la volupté.

C'est alors qu'on défend la Comédie; mais on permet d'autres divertissemens. La licence y régne, la pudeur en est bannie, on ne peut assister à ces Spectacles sans rougir; mais ils sont permis; ç'en est assez pour étouffer les scrupules. La Comédie est l'école de la vertu, tout le monde en convient; mais elle est défenduë par les Théologiens; c'est une chose horrible; c'est une abomination.

On est étonné de ces contradictions monstrueuses, il faut que les Chinois soient des extravagans, dira quelqu'un qui lira cet Ouvrage; l'observation seroit plaisante.

Que diroit-on, si je découvrois tous les préjugés qu'on respecte à

la Chine? On verroit des Docteurs disputer avec indécence sur la définition d'une vétité qu'ils n'ont jamais entendue. On verroit des Chinois décider qu'on doit exterminer tous ceux qui ne croyent pas à leurs discours, que le meurtre est une bonne action, quand il est sanctifié par un zéle ardent pour ceux qu'on assassine. On en verroit d'autres persécuter avec dévotion ceux qui n'auroient pas pratiqué certaines cérémonies, ceux qui voudroient approfondir, ce qu'on prétend leur persuader, ceux qui ne voudroient pas faire une certaine imprécation contre un Auteur dont ils n'ont jamais vû les Ouvrages, ceux qui ne croiront pas qu'on conserve encore à la Chine une des machoires de Confucius, ceux qui croiroient que ce Philosophe a pu se tromper, & tous ceux qui favoriseroient les opinions des incrédules.

Quel étonnement pour un Français qui voyageroit à la Chine ! Revenons à Zélinga.

On devoit représenter une Tragédie intitulée *Remissima*. Encore une digression, pour donner une idée des Tragédies Chinoises.

Remissima étoit une Reine qui joignoit la prudence au courage, elle étoit ambitieuse, elle avoit empoisonné son mari pour régner en liberté. Elle avoit étendu son Empire par ses conquêtes, elle avoit vaincu tous les Rois qui s'étoient opposés à sa puissance, elle avoit appuyé son Trône sur des fondemens inébranlables. Elle se reposa lorsqu'elle connut que son pouvoir n'avoit plus de bornes, & qu'il étoit formidable à tout l'Univers; enfin pour finir son éloge, il suffit de dire avec l'Auteur de la Tragédie, que c'étoit une Reine,

A qui les plus grands Rois, sur la terre adorés,

Même par les flatteurs ne sont pas comparés.

Remissima fit bâtir un Palais magnifique, elle fit élever un tombeau à son mari, qu'elle avoit empoisonné. Ce tombeau étoit situé dans la Cour du Palais, en face d'un temple consacré aux Dieux des Caldéens. C'est à propos de ces édifices, que Rémissima dit dans la Piéce :

J'ai cherché le repos dans ces grands monumens,
D'une ame qui se fuit, trompeurs amusemens.

C'est dans la cour de ce Palais que l'Auteur Chinois introduit tous ses personnages : le premier Acteur qui paraît, fait remarquer toutes ces particularités au Public : cela est naturel, la décoration méritoit d'être observée ; voici comme il s'exprime :

Mes yeux n'avoient point vû ces pompeuses merveilles,
De qui la Renommée étonnoit mes oreilles.

Ce Temple, ces Jardins dans les airs soutenus,
Ce Tombeau qu'éleva la veuve de Sinnus;
Eternels Monumens moins admirables qu'elle!

Voici le sujet de la Piéce.

Rémissima se repent après quinze ans de sécurité d'avoir empoisonné son époux Sinnus. Elle ne peut envisager qu'avec horreur un certain Russa, qui a été son complice dans cet assassinat.

Que je hais dans Russa cet avantage affreux,
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.

Russa est un ambitieux, qui se prévaut de la faiblesse de Rémissima pour se rendre redoutable, & pour parvenir à l'Empire. Pour contenter son ambition, il voudroit épouser une certaine *Ameza*, la niéce de ce même Sinnus, qu'il empoisonna de concert avec Rémissima; mais par malheur pour Russa, cette Améza est amoureu-

ſe à l'excés d'un certain *Sareca*, Général des Armées de Rémiſſima.

Ce Sareca dans les deux premiers Actes, eſt regardé par Remiſſima comme un vaillant Guerrier, comme un ſujet fidéle qu'elle a mis a ſa Cour, pour réprimer l'inſolence de Ruſſa qui commence à lui faire ombrage.

Au troiſiéme Acte, elle prend la réſolution de l'épouſer, elle le regarde comme un ſujet capable de la deffendre, & d'aſſurer ſon Empire contre les mauvais deſſeins de Ruſſa; enfin lorſqu'elle vient de le choiſir pour ſon époux, l'ombre de Sinnus paraît & vient troubler la Fête par ſa préſence. Cela fait un coup de théâtre d'autant plus ſurprenant, que l'arrivée de l'ombre eſt annoncée par cinq ou ſix coups de tonnerre qui font un effet merveilleux.

L'ombre annonce à Saréca qu'il

doit regner; mais elle lui ordonne de se préparer à descendre dans son tombeau pour lui offrir un sacrifice. Rémissima effrayée, demande à Sinnus la permission d'embrasser ses genoux, de descendre dans son tombeau; mais l'Ombre lui répond en reculant d'horreur:

. . . . Arrête & respecte ma cendre.
Quand il en sera tems, je t'y ferai descendre.

Au quatriéme Acte il se trouve que Saréca est le fils de Sinnus & de Rémissima, qui l'avoit cru mort pendant long-tems. Il est informé que Rémissima a empoisonné Sinnus; la Reine craint que Saréca ne la tue pour venger son pere; mais il la rassure; il lui dit qu'il sçait trop bien le respect qu'un fils doit à sa mere, qu'il ne la tuera point; mais qu'il voudroit seulement tuer Russa son complice, pour appaiser l'ombre de Sinnus; Rémissima y consent, elle ordon-

ne qu'on l'arrête, & qu'on l'immole à la fureur de Saréca.

Après avoir donné ses ordres, elle apprend que Russa est descendu dans le tombeau par des souterrains, & qu'il attend Saréca pour l'immoler au moment du sacrifice.

Cette, mére courageuse descend dans la tombe pour défendre son fils, elle y descend seule, & sans faire avertir Saréca qu'elle y est descendue.

Sareca qu'on a informé du projet de Russa, bénit les Dieux, en apprenant que la victime qu'il vouloit immoler est dans la tombe, se réjouit des coups de poignard qu'il va lui porter, il y descend, il poignarde sa mére, il la prend pour Russa, il la traîne sur la poussiére, il entend ses plaintes sans la connaître. Il sort du tombeau; il est bien surpris en voyant Russa qu'on lui améne prisonnier, & qui n'étoit

n'étoit point entré dans la tombe. Il n'imagine pas qu'elle est sa victime, mais il sort bientôt d'embarras en voyant Remissima qui sort du sépulchre, & qui est à l'agonie; il lui demande mille excuses de son égarement ; il envoye Russa au supplice : Remissima lui pardonne, le marie avec Améza, & meurt entre les bras de Saréca.

Voilà le fonds de la Tragédie, elle a essuyé bien des critiques, on en vit dix ou douze paraître à Pékin, il faut entrer ici dans un détail qui fera connaître plus exactement la Piéce, & qui montrera le ridicule, ou la vérité des Critiques. Cette digression paraîtra longue ; mais ceux qui voudront la passer, sont les maîtres, ils n'ont qu'à sauter neuf ou dix pages, & retourner à Zélinga.

Ces digressions font connaître le génie des Auteurs Chinois, rien n'est plus curieux pour un Français qui veut s'instruire.

Au premier Acte, Saréca paraît sur le Théâtre, il y fait apporter une cassette qu'il a fait arriver à *Babilone*; où Rémissima lui a donné ordre de se rendre. Il demande à son ami *Mitrane*, des nouvelles de la Reine; il admire les beaux Edifices qu'elle a fait élever, il s'imagine que Rémissima est dans la joie, du moins il se le persuade, sur ce que la renommée lui a découvert pendant son voyage; mais Mitrane le désabuse.

Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

. . . . . .

La Renommée . . . est souvent bien trompeuse,
Et peut-être avec moi bien-tôt vous gémirez,
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

Saréca est bien surpris, il apprend que Rémissima

. . . . . . A ses douleurs livrée;
Porte par tout l'horreur dont elle est dévorée.

Cela l'étonne, cela excite sa curiosité. Il interroge Mitrane sur ces événemens.

Quelle est de ces malheurs l'origine imprévûe?

Mitrane lui répond :

L'effet en est affreux, la cause est inconnue.

Cependant il lui apprend qu'il Soupçonne Russa d'être la cause de tout ce vacarme.

. . . Ce Ministre insolent,
Fait gémir le Palais, sous un joug accablant.

Il lui dit que les chagrins de Rémissima ont commencé :

Alors qu'en ce Palais ses yeux ont vû paraître
Cette jeune Améza, la niéce de mon maître.

Saréça répond avec indignation . .

Améza n'a point part à ce trouble odieux,
Un seul de ses regards appaiseroit les Dieux.
Améza d'un malheur ne peut être la cause.

Alors Saréca se souvient de sa cassette, il dit à Mitrane qu'il doit la remettre au Grand Prêtre, que *Phradate*, en expirant lui a ordonné de l'apporter à Babilone.

Il faut remarquer que Saréça croit être le fils de ce Phradate,

& qu'il viept pour exécuter ses ordres.

Il prie Mitrane de vouloir le présenter au Graud-Prêtre, il espere que ce Pontife voudra bien l'introduire au Palais de Rémissima, mais Mitrane le désabuse encore, il lui apprend que le Pontife n'est plus occupé qu'à chanter des Cantiques, & qu'il n'approche plus de Rémissima.

Rarement il l'approche, obscur & solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint ministére,
Sans vaine ambition, sans brigue, sans détour,
On le voit dans son Temple & jamais à la Cour.
Il n'a pas affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa Thiare auprès du Diadéme.
Moins il veut être grand, plus il est révéré.

Ces Vers n'ont pas fait de plaisir aux Pontifes des Chinois, ils les ont pris pour une épigramme.

Cependant Mitrane s'engage d'aller avertir le Grand-Prêtre, & prie Saréca d'attendre qu'il ait fait sa commission, il lui dit:

Vous allez lui parler, non loin de sa demeure,
Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer
vos yeux.

On n'a pas trop compris ce que vouloit dire Mitrane, avec ce grand jour.

Saréca cherche à comprendre pourquoi Phradate l'envoye au Temple; il est étonné qu'un Soldat soit obligé de rendre une visite à un Pontife, il s'écrie dans un transport assez singulier,

Quel est donc ce secret que je ne puis comprendre ?
Au Dieu des Caldéens quel service ai-je à rendre ?
Moi, Soldat !

Pendant qu'il fait ces réfléxions, il entend des cris affreux qui partent du tombeau, il interroge les manes de Sinnus . . . . . les cris redoublent.

Quel est donc ce séjour qu'un Dieu vangeur habite ?
Les cris ont redoublé . . . . mon ame est interdite.

Le Grand Prêtre arrive ; Saréca lui fait des complimens de la part de Phradate ; le Pontife lui demande des nouvelles de la Caſſete.

De Phradate à jamais la mémoire m'eſt chére.
Son fils me l'eſt encor plus que vous ne croyez.
Ces gages précieux par ſon ordre envoyés,
Où ſont-ils ?

Saréca fait approcher la caſſete, il dit à ſes Laquais,

. . . . Apportez ces gages précieux,
Qu'il conſerva toujours loin des profanes yeux.

Le Grand Prêtre écarte tous ceux qui l'accompagnoient.

. . . . Allez, & vous Mitrane,
De ce ſecret myſtére écartez tout profane.

Le Pontife ouvre la caſſette, on y découvre le dénoument, l'épée de Sinnus, ſon diadême, & une Lettre cachetée.

De ce même *cachet* dont lui-même autrefois
Tranſmit aux Nations l'empreinte de ſes loix.

Il prend le ſabre de Sinnus.

Ce fer qui ſubjuga la Perſe & la Médie,

Inutile instrument contre la perfidie.

Il apprend à Saréca que Sinnus est mort empoisonné. Il lui montre son Tombeau, il lui dit que ce Prince veut être vangé. Arsace se souvient des cris plaintifs.

Du sein de ce sépulchre inaccessible au monde,
D'affreux gémissemens sont vers moi parvenus.

Le Pontife répond :

Ces accens de la mort sont la voix de Sinnus.

Saréca lui demande qui sont les assassins ? Le Grand-Prêtre lui dit qu'il ne peut pas encore lui répondre, que le jour de la vengeance n'est pas encore arrivé.

. . . . . Les cruels dont les perfides mains,
Du plus juste des Rois ont privé les humains.
Sur ce mistére affreux, qui peut-être vous touche,
Le Ciel quand il lui plaît, ouvre & ferme ma bouche.

Il est constant que si le Grand-Prêtre répondoit aux questions de Saréca, la Piéce seroit finie. On

ſçauroit que Saréca eſt le fils de Rémiſſima. Il n'y auroit qu'à lui montrer la Lettre qui eſt au fond du coffre. C'eſt une Lettre où Sinnus mourant confie Sininas ſon fils à Phradate. C'eſt une Lettre qui l'inſtruiroit de ſa deſtinée, qui lui apprendroit que Ruſſa l'avoit empoiſonné lui-même, auſſi bien que Sinnus ; mais que Phradate lui donna du contre-poiſon. Tout ſeroit découvert ; mais le Grand-Prêtre pour ne pas finir la Piéce au premier Acte, ordonne prudemment qu'on emporte la caſſete . . . . .

. . . . . Vous Mitrane approchez,
Que ces ſacrés dépôts ſous l'Autel ſoient cachés.

Le Grand-Prêtre ſe retire, il entend venir Ruſſa, il donne à entendre à Saréca, que c'eſt lui qui a empoiſonné Sinnus.

. . . . Mon Maître eſt mort empoiſonné,
(*dit Saréca.*) Je vois trop que Ruſſa doit être ſoupçonné.

Mitrane arrive. Il exhorte Saréca pour l'engager à présenter ses respects à Russa, Saréca s'en défend, Russa paraît, il marque son étonnement.

. . . . . . Saréca paraît dans Babilone,
Me trompai-je ? Qui ? Lui. Tant d'audace m'étonne.

Il demande à Saréca pourquoi il a quitté ses Drapeaux pour venir à la Cour ; Saréca lui répond qu'il y vient par ordre de Rémissima. Russa lui dit avec dignité :

La Reine a des bontés ; mais vous, sçavez-vous bien
Que son ordre est toujours confirmé par le mien ?

Saréca répond :

Je l'ignorois, Seigneur, & j'aurois pensé même
Blesser en le croyant, l'honneur du diadème.

Il ajoute qu'il ne vient que pour demander la récompense de ses services.

Russa lui répond :

Vous osez davantage ;
On sçait pour Améza vos feux présomptueux.

Oui je l'aime, dit Saréca, je viens la demander à la Reine. Russa le menace de la mort s'il ose parler à Remissima.

Saréca lui répond,

J'y cours de ce pas même, & vous m'enhardissez;
C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.
Quelque soit en ces lieux le droit de votre place,
Vous n'avez pas celui d'outrager un Soldat,
Qui servit & la Reine & vous-même, & l'Etat.

. . . .

Ensuite,

. . . .

Pardonnez, un Soldat est mauvais Courtisan,
Nourri dans la Scithie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai dû servir la Cour, & non pas la connaître.

Russa entre en fureur, mais Rémissima envoye ordonner que tout le monde se rétire. Elle veut, dit son confident, se promener seule dans la Cour du Palais. Tout le monde sort; Rémissima entre, elle raconte à son Confident un songe qui l'épouvante. Elle dit qu'elle a vû

un Spectre, qu'elle veilloit, qu'elle a entendu nommer Saréca, au bord de son lit, & qu'ensuite ce Spectre,

Ce Ministre de mort a reparu soudain,
Tout dégoûtant de sang, & le glaive à la main.

Elle demande si Saréca est arrivé. *Otéano*, son Confident, lui apprend qu'il est entré dans son Palais, il l'excite à vaincre ses frayeurs, il veut la consoler par l'exemple de Russa son Complice, qui est tranquille, qui n'a point de remords d'avoir empoisonné Sinnus.

Rémissima lui répond,

Nos destins, nos devoirs étoient trop différens,
Plus les nœuds sont sacrés, plus les crimes sont grands.
J'étois épouse, hélas !

Il est assez ridicule que ce Confident soit instruit des crimes de la Reine. Il faut que Rémissima soit bien imprudente, ou qu'on ait révelé sa confession.

Otéano veut encore la rassurer, il lui dit qu'elle a fait de trop belles actions depuis cet assassinat, pour craindre la vengeance céleste.

Les *acclamations* de ce puissant Empire,
Sont autant de témoins, dont le cri glorieux
A déposé pour vous au Tribunal des Dieux.

La Scene finit par des plaintes; Rémissima invoque son mari qu'elle a empoisonné, elle se plaint de la mort de son fils Sinnus.

Mes malheureuses mains à peine cultiverent.
Ce fruit de mon amour que les Dieux m'enleverent.
J'avois cru que ces Dieux, de mon crime offensés,
En m'arrachant mon fils m'avoient *punie assez*.

On ne sait pas pourquoi l'Auteur n'a pas changé ce dernier Vers, il écorche les oreilles. Ne valoit-il pas mieux faire dire à Rémissima,

Je croyois que les Dieux de mon crime offensés,
En m'arrachant mon fils me punissoient assez.

Cela seroit moins rude, & la construction seroit plus naturelle.

Ré-

Remissima dit, qu'elle a nourri ses chagrins sans les *manifester*, qu'elle a craint de confier sa crainte au Grand-Prêtre.

Je craignois de montrer à la face du Ciel,
Rémissima tremblante à l'aspect d'un mortel.

Mais elle a fait consulter un Oracle.

Et j'ai fait en secret, moins fiére ou plus hardie,
Consulter Jupiter, aux sables de Lybie,
Comme si loin de nous, le Dieu de l'Univers,
N'eût mis la vérité qu'au fonds de ces déserts. (*a*)

On vient annoncer un Prêtre arrivé de Memphis, qui apporte l'Oracle. Rémissima va le recevoir.

Au second Acte, Saréca paraît avec Améza. Améza, lui fait des déclarations d'amour, qu'il écoute avec beaucoup d'attention.

(*a*) *Ce dernier Vers est dans Brebœuf...*
Pensez-vous qu'à ce Temple un Dieu soit limité,
Qu'il ait dans ces déserts caché la vérité.

Oui, Seigneur ....
Je mets à vous aimer ma gloire & mon devoir.

Il la rassure des frayeurs que lui cause Russa; il lui apprend que la Reine l'a reçu avec des marques de considération. Rémissima, dit-il, avec modestie....

M'a vingt fois appellé l'appui de Babilonne

. . . . .

. . . . .

Je la voyois franchir cet immense intervale
Que laisse entr'elle & moi, la Majesté Royale.

Il lui dit qu'il est en état de braver Russa.

Améza lui répond qu'il ne faut pas s'assurer sur des apparences.

Si déja de la Cour mes yeux ont quelque usage,
La Reine hait Russa; l'observe, le ménage.
Ils se craignent l'un l'autre, & tout prêt d'éclater,
Quelque intérêt secret semble les arrêter.

. . . . .

. . . . .

Mais souvent à la Cour, tout change en un
moment.

Saréca continue de la rassurer. Russa paraît avec Cédar son Confident; il est surpris que Saréca soit avec Améza. Il continue son personnage menaçant; mais ses menaces sont toujours sans effet.

Je sçais, lui dit Saréca, qu'il est de l'intérêt d'Améza de vous épouser, vous pouvez la défendre, vous êtes d'une naissance illustre, &c.

Mais contre tant de droits qu'il me faut reconnaître,
J'ose en opposer un qui les vaut tous *peut-être.*

J'ai défendu les Etats dont elle doit hériter, & j'ajouterois que j'ai conservé ses jours.

Si j'osois comme vous me vanter devant elle.

Il sort en lui disant qu'il ne le regardera jamais comme son Maître.

Vous vous trompez du moins dans un de vos
projets,

En prenant Saréca pour un de vos sujets.

Il lui dit encore, en parlant d'Améza:

Je la laiſſe à vos pieds, jugez ſi je vous
crains. (*a*)

C'eſt parler cavalierement.

Ruſſa offre ſa main à Améza, il lui avoue qu'il n'a point d'amour pour elle, mais il lui prouve qu'il eſt de leur intérêt commun de ſe réunir.

Nous perdons l'Univers ſi nous nous diviſons.

Il ajoute, qu'il s'imagine qu'Améza ne préférera jamais

. . . . . . La race d'un Sarmate
Au ſang des demi-Dieux du Tigre & de l'Eufrate.

Il lui apprend que le Peuple murmure contre Rémiſſima, qu'il n'y a que lui qui puiſſe gouverner l'Empire; il lui offre la Couronne.

Améza prend avec vigueur l[a]

(*a*) *Ce Vers a été ſuprimé.*

parti de son cher Saréca; elle lui répond que c'est à la Reine à la déterminer, qu'elle ignore en effet

. . . . . Si les Soldats au révolte poussés,
De servir une femme en secret sont lassés.
Je les vois en tremblant baisser la tête altiére,
Ils peuvent murmurer; mais c'est dans la poussiére.

Elle proteste qu'elle obéira toujours à Rémissima, elle finit en disant:

J'obéïs en silence, obéïssez vous-même.

Russa resté seul avec son confident fait des projets pour usurper l'Empire, mais il n'exécute jamais. Il fait l'éloge de Rémissima.

Elle en vouloit, *Cedar*, à l'Empire du monde;
Elle en parut trop digne, il le faut avouer,
Je suis dans mes fureurs, contraint à la louer.

Mais il ajoute que cette Reine devient faible & superstitieuse, que ses espérances sont fondées sur sa faiblesse.

Rémissima n'est plus que l'ombre d'elle-même;
Je la vois de ses vœux fatiguer les Autels;
Elle devient semblable au reste des mortels. . .

Ce dernier vers fait une Epigramme.

On vient lui annoncer que Rémissima veut avoir avec lui un entretien particulier. Il paraît surpris de ce changement, d'autant plus que depuis trois mois, la Reine sembloit éviter sa présence.

Rémissima paraît, elle apprend à Russa qu'elle va choisir un époux, elle lui défend d'aspirer à la possession d'Améza : elle lui dit que l'Oracle qu'elle a consulté, lui ordonne un mariage, que c'est l'unique moyen de conserver son Empire. Voici l'Oracle.

Babilone doit prendre une face nouvelle,
Quand d'un second hymen allumant le flambeau,
Mère trop malheureuse, épouse trop cruelle,
Tu calmeras Sinnus au fonds de son Tombeau.

Elle lui fait confidence de ses frayeurs. Russa lui demande quel sujet de crainte elle peut avoir : Rémissima lui répond,

La cendre de Sinnus répose en cette enceinte,

Et vous me demandez le sujet de ma crainte,
Vous ?

Russa répond avec beaucoup de franchise :

Je vous avouerai que je suis indigné,
Qu'on se souvienne encor si Sinnus a régné.

Il lui prouve qu'elle ne doit pas craindre une ombre.

Les vainqueurs des vivans redoutent-ils les morts ? (a)
Je suis épouvanté ; mais c'est de vos remords.

Il lui fait un crime de sa crédulité.

Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges,
Ils sont l'appas grossier des Peuples ignorans,
L'invention du fourbe & le mépris des Grands.

L'Auteur avoit déja donné ces deux dernier Vers dans un Poëme Epique.

Rémissima lui répond, qu'elle

(a) *Ce vers a été changé dans les dernieres Représentations.*
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.

va montrer ſi elle eſt encore digne du nom de Reine, qu'elle va ſe marier, qu'il faut qu'il ſouſcrive à ſon choix, qu'il s'y ſoumette aveuglément, que c'eſt la plus grande marque de ſon autorité que ce nouveau mariage; elle finit par un Sermon contre les incrédules.

Je vous parais timide & faible déſormais,
Connoiſſez la faibleſſe, elle eſt dans les forfaits,
Croyez-moi, les remords à vos yeux mépriſables,
Sont la ſeule vertu qui reſte à des coupables.

On penſe à la Chine, que les remords ſont une vertu.

Et je vous apprendrai qu'on peut ſans s'avilir,
S'abaiſſer ſous les Dieux, les craindre & les ſervir.

Rémiſſima, ſort, Ruſſa reſte; il s'imagine que cette Reine va l'épouſer; il n'y a que lui qui ſoit digne de cet honneur, il eſt étonné d'un prodige ſi favorable. Cependant il a des doutes, il court après Rémiſſima, en diſant:

Trop de soins à la fois, ont paru l'occuper,
Et qui change aisément est faible ou veut tromper.

Au troisiéme Acte, Rémissima annonce à tout le monde qu'elle va épouser Saréca, elle ne cache son secret qu'au seul Russa; elle l'apprend au Pontife, & ce saint Homme qui sçait qu'elle va commettre un inceste, ne combat pas sa résolution, il ne lui apprend pas les secrets de Saréca. Pourquoi cela? C'est qu'il faloit encore deux Actes à la Piéce, & que le jour de la vengeance, c'est-à-dire, le dénoument, ne devoit point encore arriver.

Saréca entre avec timidité, il craint que la Reine ne choisisse Russa pour son époux. Rémissima lui répond:

Je vous ferai connaître,
Qu'en aucun tems Russa ne sera votre Maître.

Saréca lui demande si Russa obtiendra Améza; la Reine lui ré-

pond qu'elle ne souffrira jamais cette alliance. A l'instant Améza paraît, & comme elle alloit demander Saréca pour son époux, le Conseil s'assemble, la Reine monte sur son Trône. Le Grand Prêtre, Russa, les Citoyens de Babilone arrivent, le Conseil se tient dans la cour du Palais pour la commodité du Public, la Reine dit à Saréca,

Que l'appui de l'Etat se range auprès du Trône.

Russa fait serment d'obéïr au choix de la Reine, toute l'Assemblée applaudit à son serment, le Grand Prêtre le confirme encore, en disant,

Nous avons tous ici les mêmes volontés.

Rémissima commence un discours.

Vous Mages prenez place, & vous Peuple écoutez.

Elle fait son panégyrique.

Si la terre quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée,

Dans cette même main que l'usage jaloux,
Destinoit au fuseau sous les loix d'un époux, &c.

Voilà l'exorde. Elle annonce qu'elle va choisir un Mari.

Combien à mon amour il faudra qu'il réponde,
Je l'épouse, & pour dot, je lui donne le monde.

Elle dit qu'elle auroit pû choisir entre des Souverains: elle ajoute...

Mais ceux dont les Etats entourent nos *confins*,
Où sont mes ennemis, où sont mes tributaires.
Mon Sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangéres,
Et mes moindres Sujets sont plus chers à mes yeux,
Que tous ces Rois vaincus par moi-même ou par eux.

Enfin elle souhaite de faire des enfans

Dignes d'un tel empire, & de vous gouverner.

Elle déclare qu'elle va choisir un Héros.

Digne de cet hymen qui le va couronner,
Et du cœur *indompté* que je vais lui donner.

L'épithéte d'indompté ne con-

vient guére au cœur de Rémissima.
Enfin elle nomme son vainqueur:
Ce Héros, cet époux, ce Maître est Saréca.

Cette situation feroit un coup de Théâtre, si elle n'étoit pas annoncée depuis long-tems. Le Grand Prêtre fait l'étonné, & Rémissima lui avoit appris qu'elle alloit épouser Saréca.

Russa entre en fureur; mais il avoit cru trop légerement que Rémissima le choisiroit, il est dupé dans toute la Piéce, il menace toujours, il n'agit jamais, il ne prend aucune précaution, il n'est jamais intéressant.

Saréca est au désespoir; mais pourquoi n'avoit-il pas déclaré ses sentimens pour Améza?

Améza croit que Saréca est un parjure, & cela doit lui paraître assez probable.

Au milieu de toutes ces surprises, l'ombre de Sinnus paraît, il prédit à Saréca qu'il doit régner.

.... Tu

. . . . Tu régneras,
Mais il est des forfaits que tu dois expier.
Dans ma tombe, à ma cendre, il faut sacrifier.
Ecoute le Pontife.

Il dit à Rémissima, comme je l'ai déja observé, qu'il la fera descendre dans son Tombeau; mais ce qui révolte, c'est que l'ombre ne révele point la naissance de Saréca. Elle ne détourne point Rémissima de l'inceste, il falloit encore une situation pour le quatriéme Acte.

Ce qui revolte bien davantage, c'est Sinnus qui choisit son fils pour venger sa mort, pour assassiner sa mere. C'est Saréca qu'il punit en l'exposant aux remords d'un parricide. Sinnus pouvoit se venger tout autrement. Rien n'est plus revoltant qu'un pere qui veut être vengé par un crime, & qui choisit son fils pour l'instrument de sa vengeance: cela fait horreur.

Toute l'Assemblée se retire,

Russa est intimidé, mais il n'est pas converti.

Au quatriéme Acte, la Lettre est enfin décachetée. Le Grand Prêtre dit à Saréca :

. . . . . Sinnus est votre pere,
Vous êtes Sininas, la Reine est votre mere.

C'est lui expliquer bien clairement sa généalogie.

Il lui fait lire la Lettre de Sinnus, il lui apprend que Phradate le sauva du poison que Russa lui avoit fait prendre.

Ces végétaux puissans qu'en Perse on voit éclore,
Bienfaits nez dans ses champs de l'Astre qu'elle adore,
Par la main de Phradate avec art préparés,
Firent sortir la mort de vos flancs déchirés.

Voilà des expressions bien originales ; cela peut éblouir ; mais qu'on examine avec attention.

Ce qu'il y a encore de très-révoltant, c'est que le Pontife excite Saréca à venger Sinnus, & lui

donne assez à comprendre qu'il faut immoler sa mere. Il lui donne l'épée de Sinnus.

> . . . . Dans son tombeau, mon fils, il faut vous rendre.
> Armé du Fer sacré *que vos mains doivent prendre*.

Je crois voir un pléonasme dans cette expression.

Il ajoute que Sinnus veut du sang; Saréca balance, le Pontife le ranime.

> Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire.
> . . . .
> . . . .
> Mortel, faible instrument des Dieux de vos ancêtres,
> Vous n'avez pas le droit d'interroger vos Maîtres.
> A la mort échappé, malheureux Sininas;
> Adorez, rendez grace, & ne murmurez pas.

Voilà ce qu'on appelle la séduction patétique; ce sont-là les argumens du Fanatisme.

Le Grand Prêtre lui laisse la Lettre de Sinnus : il sort en lui recommandant de se disposer au Sacrifice.

Saréca est au désespoir, Rémissima paraît, Saréca la regarde avec horreur. Rémissima lui parle, sa consternation augmente, elle apperçoit la Lettre de Sinnus; elle veut la voir, Saréca la refuse. Après avoir excité sa curiosité, il se laisse vaincre, il la lui donne en lui disant...

.... A chaque mot vous trouverez la mort.

Rémissima lit la Lettre, elle découvre le mystére, elle tombe en faiblesse dans les bras d'un Confident, qui n'est entré sur le Théâtre que pour la soutenir; elle sort de cette situation en prononçant avec chaleur,

Reconnois-moi, mon fils, frappe & punis ta mere.

Cette Scéne est admirable. La catastrophe dépend de la Lettre de

Sinnus, que Saréca n'a pas cachée; on pourroit faire cette objection : on prévoit en voyant cette Lettre dans les mains de Saréca tout ce qui doit arriver : cela diminue l'effet de la situation, mais cet Acte est trop intéressant pour qu'on ose en faire une critique. Il est vrai que cette catastrophe est toute entiére dans une autre Tragédie (*a*) du même Auteur.

Saréca proteste à Rémissima qu'il ne la tuera point; j'ai déja remarqué cette circonstance : l'Acte finit par ces protestations.

Au cinquiéme Acte la Reine entre avec son Confident. Elle craint que malgré ses promesses Saréca ne l'assassine : ce sentiment n'est pas noble.

Son Confident la rassure, elle lui répond....

(*a*) *Dans la reconnoissance d'Oedipe & de Jocaste.*

La crainte fait le crime, & c'est son châtiment.

Améza paraît, elle annonce à Rémissima que Russa est entré dans le Tombeau pour immoler Saréca, qu'il répand dans Babilone que c'est Saréca qu'on doit immoler à Sinnus. La Reine effrayée lui revele tous ses secrets. Elle lui ordonne de rassembler ses Gardes, de les faire entrer pour leur donner ses ordres; elle lui dit au même instant:

Défendez votre Epoux, je vais sauver mon Fils.

Les Gardes arrivent, Rémissima leur ordonne d'obéir à Saréca, elle leur déclare qu'elle lui a remis tout son pouvoir.

. . . . Vous n'avez plus de Reine.

Elle leur donne des ordres pour arrêter Russa, elle les renvoye.

Cependant comme elle craint que Russa ne soit déja dans la tom-

be, elle y descend, en disant à l'ombre de Sinnus, qu'elle va défendre Saréca....

.... Mes mains qui guidoient des armées,
Pour défendre mon fils, pourront bien être armées.

Améza rentre sur la Scene. On voit qu'elle n'en étoit sortie que pour ne pas être témoin de l'action de Rémissima, dont elle auroit pu avertir Saréca....

Saréca arrive, elle veut l'empêcher de descendre au tombeau, elle lui apprend,

Que Russa, ce perfide, a d'un pas sacrilége
Violé du Tombeau le divin privilége.

Elle craint les fureurs de Russa; mais Saréca s'applaudit de ce que la victime qu'il vouloit immoler est dans la tombe. Il y descend: il revient, il annonce sa victoire à sa chere Améza; mais il sent des remords, sans sçavoir pourquoi; il les attribuë à la pitié.

. . . . Dont la voix
Alors qu'on est vengé, fait entendre ses droits.

Au même instant Russa paraît enchaîné, il n'étoit point entré dans la tombe, il n'a jamais sçu agir dans toute la Piéce; il s'est laissé arrêter, ses amis ne l'ont pas défendu, il vient sur le Théâtre pour entendre son arrêt.

Le Pontife entre, il dit au Peuple en montrant Russa,

Peuple, de votre Roi voilà l'empoisonneur.

En montrant Saréca,

Peuple, de votre Roi voilà le successeur.

Il apprend à l'Assemblée que Saréca est le fils de Sinnus. Russa frémit; Saréca n'imagine point qu'il vient d'assassiner sa mere, il est dans une incertitude affreuse; il envoye Russa à la Grêve.

Qu'il meure dans l'opprobre, & non de mon
épée,
Et rendez au trépas ma victime échappée.

Russa voit sortir du tombeau Ré-

missima mourante. Il dit à Saréca en marchant au supplice. . . . . .

Va je te laisse encor plus à plaindre que moi,
Tu sors de ce tombeau, contemple ton ouvrage.

Saréca voit sa mere, il veut se poignarder; le Pontife le désarme. Rémissima pardonne sa mort à Sininas, elle s'écrie . . . .

Quand Sinnus expira j'étois moins criminelle.
. . . . . . Il est donc des forfaits
Que le courroux des Dieux ne pardonne jamais.

Elle adresse la parole à Sininas. . . . .

Songe à tous mes remords, songe à Rémissima,
Ne hais point sa mémoire. . . . . . O vous tendre Améza,
O mon fils, mon cher fils! que ma main vous unisse,
Cet hymen est formé sous un horrible auspice.
Je meurs. . . . .

Le Grand-Prêtre finit la Piéce par une exhortation au Public.

Par cet exemple, apprenez tous *du moins*.

Ce *du moins* eſt très-bien placé pour la rime.

Que les crimes ſecrets ont les Dieux pour témoins.
Plus le coupable eſt grand, plus grand eſt le ſupplice :

Cette conſtruction me paraît forcée.

Rois tremblez *ſur le trône*, & craignez leur juſtice.

Ajoutez à ces remarques, celles que j'ai déja faites ſur la maniére dont Saréca tuë ſa mere, ſans la reconnaître.....

Il la traîne deux fois *roulant* ſur la pouſſiere.

On verra qu'il y a de très-grands défauts dans cette Tragédie, & qu'elle a mérité les critiques.

Ceux qui ont critiqué l'Auteur, parce qu'il a fait deſcendre Rémiſſima au Tombeau ſans être accompagnée, n'ont pas fait attention qu'il a prévenu dans toute ſa Pié-

ce, que cette tombe étoit inacceſſible, même au Grand-Prêtre, & que la Reine n'y deſcend que parce que l'ombre lui a dit au troiſiéme Acte :

Quand il en ſera tems je t'y ferai deſcendre.

Ce qui m'a étonné aux repréſentations, c'eſt qu'elle deſcend *ſeule* dans cette tombe impénétrable, & qu'elle en ſort avec un Garde qui la ſoutient : c'eſt bleſſer la vraiſemblance.

On voit par cet exemple, que les Auteurs Chinois n'ont pas encore cette heureuſe régularité qu'on admire en France.

L'Auteur de cette Tragédie eſt le fameux *Tévora.* Il a fait autrefois des chefs-d'œuvres, il a mérité l'admiration de l'Univers; mais ſes ennemis publient à Pékin qu'il devient trop vieux pour écrire. Sa réputation commence à tomber. Il ne fait plus rien de comparable à

ses premiers Ouvrages. Il a fait deux mauvais Opéra & cette Tragédie dont je viens de parler. On y voit encore des clartés; mais ce n'est plus qu'un crépuscule. S'il avoit fait imprimer sa Piéce, j'en aurois fait des extraits plus considérables; mais ma mémoire ne m'a pas permis d'en retenir davantage. Si Tévora commence à vieillir, c'est une faiblesse attachée à l'humanité, on ne doit pas en rougir; mais on devroit être assez prudent pour ne plus écrire, *sur-tout en Vers*, à un certain âge.

Après la Tragédie, c'étoit l'usage à Pékin de jouer une petite Comédie; mais actuellement le goût est changé, on fait très-rarement des Comédies à la Chine, on fait seulement des Tragédies Bourgeoises. Ce sont des Piéces où les Valets sont intéressans, où les Soubrettes sont vertueuses, où l'on représente un mari infidéle à sa fem-

femme, qui se repent de son infidélité, & qui retourne au *devoir* conjugal, & cela s'appelle *Préjugé à la mode*; tantôt un Juge qui veut faire une restitution à une femme qu'il a réduite à la misere, & cela s'appelle *la Gouvernante*. Tantôt la conversion d'un jeune étourdi qui fait pénitence, & cela s'appelle *l'Ecole de la Jeunesse*.

On voit dans ces Ouvrages beaucoup de beautés; mais elles sont aussi déplacées que des Ormeaux dans un Parterre, ou des Tulipes dans un Potager.

On représenta encore dans la même année, une Tragédie intitulée *Siténoméra.*

L'Auteur étoit un jeune Chinois appellé *Noltmerma*; c'étoit un éleve du fameux *Tévora.*

Ses amis lui donnerent de grands éloges; on l'obligeoit de paraître à chaque représentation pour recevoir des applaudissemens; il ne

manquoit jamais de s'y trouver, pour contenter la curiosité des Chinois.

Ses expressions sont hardies, il fait les Vers avec facilité; mais on prétend que sa versification n'est pas naturelle, & qu'il se fait honneur des pensées que des Auteurs connus & qui l'ont précédé, ont employées dans leurs Ouvrages.

Il seroit facile à un Auteur Français de versifier en suivant sa méthode. Il personifie toutes les passions, il leur donne des bras, des poignards, des berceaux, & c'est ce que ses partisans applaudissent.

Si un Auteur Français vouloit exprimer qu'il est persécuté par ses Rivaux, il pourroit écrire avec noblesse,

Les *bras* de la fureur, & les *cris de l'envie*,
. . . . . . Ont attaqué ma vie.

S'il vouloit exprimer qu'il ne se

reconciliera jamais avec ſes ennemis, il pourroit ajoûter....

Les *flambeaux* de la haine entre nous allumés,
Jamais *des mains* du tems ne ſeront conſumés.

Si un homme vouloit exprimer qu'il meurt empoiſonné, il diroit *qu'on lui a fait manger la mort.*

Si on l'avoit empoiſonné dans un breuvage, il pourroit dire avec énergie qu'il *a bû la mort dans une coupe.*

Si on lui avoit donné du contrepoiſon, il ajoûteroit *qu'on a fait ſortir la mort de ſes flancs déchirés.*

Un Citoyen qui ſe plaindroit de l'injuſtice des Sénateurs qui l'auroient condamné, diroit en parlant du Sénat.....

Le Temple de nos Loix eſt le berceau du crime.

Un Roi perſécuté par des ingrats, verroit autour de ſon Palais.....

Le ſoupçon odieux, l'infâme trahiſon,
Aiguiſant un poignard, préparant du poiſon.

C'en eſt aſſez pour donner une idée des Auteurs Chinois. Revenons à Zélinga.

Cam-hy attendit avec impatience l'inſtant du Spectacle. Il paſſa la nuit dans des inquiétudes très-naturelles aux Amans. J'en appelle à témoins tous ceux qui aiment, qui aimeront ou qui ont aimé : j'en appelle à témoins tous les Romans qui ſont imprimés & qu'on n'a pas vendus depuis *Artaméne* juſqu'à la *Poupée*.

Les derniéres paroles de Zélinga ſe préſentoient toujours à ſon imagination ; mais il avoit des doutes, parce que c'eſt l'uſage de douter, & des ſoupçons, parce qu'il eſt naturel d'en avoir.

Il lut avec attention deux Opéra nouveaux ; il s'endormit : rien n'eſt encore plus naturel.

Il y a certains Ouvrages qui ſont

des remédes contre l'insomnie. On auroit tort d'en défendre l'impression ; c'est un grand bien que le sommeil.

Zélinga n'eut pas moins d'inquiétudes ; mais pour ne pas ennuyer davantage, avançons la Comédie.

J'ai déja dit qu'on devoit représenter Rémissima ; Cam-hy arriva le premier au Spectacle : cela est dans les régles.

Zélinga ne se fit pas attendre, elle sçavoit trop bien les bienséances. Elle arriva avec sa mere ; Cam-hy les apperçut ; il leur donna la main pour entrer dans une Loge : il n'est pas besoin d'observer qu'il accourut avec précipitation, cela s'entend.

La mere de Zélinga étoit prévenüe, elle connaissoit la vertu de Cam-hy, elle aimoit sa fille, elle auroit déja voulu donner son consentement & terminer l'histoire.

Cam-hy faiſoit des déclarations à Zélinga ; jamais il n'en avoit fait de ſi mauvaiſes. Un Amant eſt timide quand il voit la mere de ſa Maîtreſſe ; la timidité produit l'embarras : il eſt bien difficile d'avoir de l'eſprit dans une pareille ſituation.

Zélinga les trouva très ſpirituelles & très-énergiques. On eſt toujours prévenu pour ce qu'on aime : d'ailleurs les vrais Amans ſçavent toujours s'exprimer, le cœur parle au défaut de l'eſprit.

On leva la toile ; mais nos Amans n'y firent pas d'attention. Les meilleures Tragédies les auroient ennuyés. L'Amour eſt un ſentiment qui nous occupe aſſez ; tout nous devient indifférent.

Zélinga s'apperçut qu'on pleuroit au quatriéme Acte, elle tira ſon mouchoir pour témoigner qu'elle avoit fait attention. Un autre Hiſtorien dit qu'elle pleura ſans

ſçavoir pourquoi : cela ſeroit aſſez probable.

Car qu'une femme pleure, une autre pleurera.

C'eſt un proverbe d'une Comédie Chinoiſe.

La Piéce finit, on veut ſortir, Cam-hy demande à Zélinga la permiſſion de l'accompagner, Zélinga balance, la mere y conſent; on monte en caroſſe, on s'entretient, on critique la Piéce qu'on n'a pas entendue, on ſaiſit un moment pour parler d'amour, Zélinga rougit, on arrive à ſon Palais.

Cam-hy devient moins timide; enhardi par ſa Maîtreſſe, il déclare à la mere l'amour qu'il a pour ſa fille, il tombe à ſes génoux, il décrit ſa paſſion avec tant d'éloquence que cette mere en eſt attendrie. On prétend même qu'elle auroit ſouhaité d'avoir encore un pareil Amant, qu'elle fit des vœux ſecrets pour devenir l'objet des déclara-

tions de Cam-hy. On ajoûte qu'elle envia le bonheur de sa fille, que la situation passionnée du jeune Amant lui fit faire des mouvemens très-équivoques, qu'on s'apperçut qu'elle rougissoit & qu'elle tomba sur un sopha qui se rencontra par hazard. On ajoûte que ses yeux s'animérent, que Zélinga rougit; mais ce sont des calomnies inventées par les Historiens. Elle étoit trop vertueuse, trop respectable pour manquer aux bienséances.

Voilà les défauts des Historiens; ils sacrifient pour faire une Epigramme la vertu la plus étonnante.

Quoi, parce qu'on voit des femmes qui sont encore amoureuses à soixante ans; parce qu'il y a des meres jalouses du mérite de leurs filles, parce qu'on en voit qui donnent des leçons à la jeunesse, qui s'examinent encore avec des yeux contens, & qui *convoitent* les premiers soupirs d'un jeune homme,

on doit juger toutes les femmes à la rigueur ; c'est une injustice, & la mere de Zélinga étoit trop raisonnable.

On ne voit que trop de ces incrédules qui ne croyent pas à la sagesse des femmes, qui pensent que celles qu'on n'a jamais accusées sont précisément celles qui le mériteroient davantage : cela n'est pas bien, c'est réveiller les jaloux ; c'est donner des soupçons aux maris complaisans, c'est outrager la pudeur.

La vérité de l'histoire, c'est que la mere de Zélinga prit beaucoup de part au bonheur de sa fille, qu'elle fut attendrie des sentimens du jeune Mandarin, & qu'elle lui accorda tout ce qu'il demandoit, après avoir consulté Zélinga *pour la forme*.

Peut-être la passion de Cam-hy lui rappella ses anciens plaisirs, elle avoit du tempérament, elle

s'imagina revoir ſon cher époux, cela produiſit un petit déſordre : tout cela paraît aſſez vraiſemblable. Un jeune homme ardent, tendre, voluptueux, peut flatter l'imagination d'une veuve, qui n'eſt pas encore un pis-aller ; mais il ne faut propoſer ces doutes que comme des conjectures ; il ne faut rien hazarder ; il eſt toujours fâcheux d'approfondir.

Cam-hy fit éclater ſa reconnaiſſance. Zélinga ne cachoit pas ſon amour ; elle étoit tendre & dans l'âge heureux où l'artifice eſt inconnu ; elle embraſſa ſa mere avec tranſport ; je croirois même qu'elle laiſſa prendre à Cam-hy un baiſer qui ſe préſentoit aſſez naturellement. La converſation fut agréable, le ſoupé délicat : la nuit s'avançoit, il fallut ſe ſéparer. Quelle ſéparation ! Quels adieux !

Le bonheur des deux Amans ne fut différé qu'au lendemain. Si je

voulois affecter de l'esprit, quelle description ne ferois-je pas de leurs discours, de leurs sentimens, de ces tendres adieux, où l'amour s'exprime avec toute sa vivacité! cela seroit admirable; mais je suis Historien, j'ignore toutes ces circonstances; ils étoient heureux; c'est tout ce qu'il m'est permis d'avancer dans une Histoire.

Combien voit-on d'Auteurs qui n'ont pas les mêmes scrupules? Si leur sujet n'est pas fertile, ils inventent des circonstances, des situations, des discours qu'ils n'ont jamais entendus, & tout cela pour faire briller leur esprit. Ils appliquent leur coupable éloquence à faire l'éloge de nos faiblesses, à nous excuser dans nos passions, à nous présenter nos défauts sous les couleurs de la vertu. Notre amour-propre est flatté dans leurs Ouvrages, ils nous trompent; mais ils nous plaisent; nous craignons la

vérité, quel est notre aveuglement ? Nous rougissons de nous connaître. Peintre flatteur vous êtes payé pour faire mon portrait, supprimez ces ornemens, effacez ce coloris trompeur, vous cachez mes défauts, on ne me reconnaîtra jamais ; la vérité doit conduire vos crayons, dessinez ma figure ; c'est tout ce qu'on vous demande.



CHAPITRE IV.

Ah ! Quel dommage !

LE sommeil de Cam-hy fut moins interrompu, il n'eut que des songes agréables, il s'applaudissoit de son bonheur ; il faut avoir été dans sa situation pour l'exprimer & pour la sentir.

Il employa tous ses soins pour paraître encore plus aimable ; il n'a-

n'avoit pas besoin d'artifice.

Dès qu'il crut pouvoir paraître avec bienséance, il courut au Palais de Zélinga.

Il la surprend à sa toilette, quel avantage! Jamais Zélinga ne lui avoit paru si belle; dans un négligé charmant, dont une Coquette auroit bien connu la valeur, négligemment étendue sur un sopha, dans un désordre naturel, mais enchanteur: ah! qu'une belle femme est redoutable sur un sopha.

Zélinga étoit seule, & cela devient une circonstance intéressante. Cam-hy s'arrêta long-tems pour la considérer; combien il se repentit d'avoir perdu des momens si précieux. Il oublia qu'il étoit fait pour agir. L'admiration retient tous nos sentimens, ah! doit-on se contenter d'admirer; mais c'est un sentiment involontaire, j'en suis d'accord, c'est un défaut de l'humanité, nos premiers sentimens,

dans une pareille situation, sont toujours trop respectueux.

Zélinga faisoit peut-être toutes ces réflexions, elle attribuoit à la timidité ce qui n'étoit qu'une suite d'admiration; mais elle étoit trop vertueuse; il vaut mieux croire qu'elle n'y prit pas garde; d'ailleurs un sentiment respectueux peut-il être offensant?

Oui, me répondroit un petit Maître, il y a des momens où le respect offense, il seroit beau d'être respectueux dans une avanture, les femmes seroient au désespoir, on est convenu que le respect est un importun à côté d'un sopha.

Cam-hy n'admira pas toujours, il s'avança, Zélinga rougit, il lui baisa la main, on ne pensa point à la retirer. Il osa monter jusqu'à la gorge, on s'irrita; mais cette colere pouvoit passer pour une permission; cette gorge s'élevoit & s'abaissoit par dégrés, on eût dit

qu'un amour en déterminoit les mouvemens ; mais non, les amours étoient placés dans un autre sanctuaire, l'audacieux Cam-hy voulut y pénétrer. Quelle situation pour Zélinga ! être obligée de gronder son Amant & de s'irriter par bienséance.

La pudeur est une vertu bien incommode ; elle est toujours d'usage, il y a des occasions où l'on veut bien l'oublier ; mais il y en a d'autres où il faut garder les apparences.

On se console bien de cette tyrannie. On se sert de la résistance pour animer les désirs d'un Amant ; la vertu n'est souvent qu'une courtisanne voluptueuse, qui garde un certain ménagement, pour s'abandonner ensuite à des plaisirs plus délicats : une femme se défend, pour engager son Amant à l'attaquer avec avantage. Elle combat pour être vaincue.

La résistance de Zélinga n'arrêta point Cam-hy, peut-être aussi Zélinga se lassa de résister. La résistance n'est qu'un aiguillon; mais il faut en user sobrement. Zélinga songeoit à sa gorge, & Cam-hy n'en étoit déja plus occupé. Elle employoit les paroles les plus tendres pour l'engager à se retirer; mais ces paroles ne faisoient qu'animer son Amant, il ne s'occupoit pas à lui répondre, son éloquence se réduisoit à des discours entrecoupés qui ne sont que trop énergiques.

Zélinga fatiguée commençoit à se livrer au plaisir. La nature triomphe toujours, ses inspirations sont trop séduisantes pour y résister long-tems, *le plaisir* franchit toutes les barrieres, il s'échappe au moment où l'on voudroit l'arrêter.

Un certain coloris, une respiration précipitée, une langueur

naturelle, un raviſſement inconnu, des yeux animés par l'amour, des regards voluptueux, tout annonçoit dans Zélinga les progrès du ſentiment. Cam-hy parcouroit avec avidité tous ſes charmes, le ſacrifice étoit commencé, le ſacrificateur alloit expirer ſur ſa victime, l'avant-coureur du plaiſir, la douleur ſe faiſoit déja ſentir à Zélinga, lorſqu'on entendit ouvrir un cabinet.... C'eſt ma mere, s'écria Zélinga, en faiſant un effort pour ſe ſéparer de ſon Amant. Cam-hy ſe retira, mais avec une *exclamation* qui paroitroit aſſez *ſinguliere*. Combien il regretta les momens qu'il avoit perdus! Je crois que Zélinga les regrettoit encore davantage. Elle courut au-devant de ſa mere, & Cam-hy prit un Roman ſur ſa toilette, qu'il fit ſemblant d'examiner. Je ne ſçais ſi la mere s'apperçut du myſtére, mais elle étoit trop prudente pour faire

paraître des ſoupçons. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle ne pouvoit avoir aucune certitude; on ne voyoit point de *preuves démonſtratives* ſur le Sopha.

Zélinga déguiſa ſon trouble avec adreſſe: les femmes ont un talent particulier pour diſſimuler dans ces circonſtances, c'eſt un préſent de la nature.

Combien de femmes trompent leurs maris par un maintient ſévére, au moment où la fidélité conjugale expire, & que l'Amant vient lui livrer les derniers combats!

Un mari trompe ſa femme par des careſſes, au moment où la Soubrette l'attend dans l'anti-chambre; l'avantage eſt égal.

Le bonheur de nos Amans ne fut pas différé. On permit à Zélinga d'achever ce qu'elle avoit commencé, Cam-hy l'adora toujours, Zélinga ne lui fut jamais infidéle: on ne voit de pareils exemples qu'à la Chine.



CHAPITRE V.

Ce qu'on pourroit faire pour embellir cette histoire.

LE beau talent que celui d'écrire! les moindres sujets sont susceptibles des plus grands ornemens.

J'aurois pû donner un Rival à Cam-hy. Combien ce Rival auroit produit de situations, combien de reproches tendres, combien de fureurs, quels combats la jalousie auroit excités dans mon Ouvrage!

J'aurois donné une Rivale à Zélinga. Sa sœur, sa propre sœur auroit été l'instrument de ses disgraces; j'aurois copié les situations de *Zaïde*, & cela pouvoit faire un tableau très-avantageux.

La mére de Zélinga n'auroit pas été favorable aux sentimens de sa

fille. J'aurois fait ſix volumes, avant qu'elle eût donné ſon conſentement. Quel intérêt dans mon hiſtoire! des priéres, des refus, des gémiſſemens, du déſeſpoir, des rendez-vous ſecrets, j'aurois tout mis en uſage, & cela ſeroit très-intéreſſant.

Zélinga enlevée par le Rival de Cam-hy. Quel événement! des voyages, des deſcriptions géographiques, des combats, des corſaires, des malheureux qui raconteroient leurs avantures; cela feroit un nouveau volume.

On verroit *l'infortuné* Cam-hy courir après ce raviſſeur *Barbare*, le découvrir, l'attaquer, l'immoler à ſon amour; mais il auroit été bleſſé dangéreuſement; les inquiétudes de Zélinga, les ordonnances du Médecin, l'impatience de Cam-hy, les avantures de ſa Maîtreſſe, des réflexions ſur l'inconſtance de la fortune, tout cela pourroit entrer

dans mon Ouvrage & l'augmenter conſidérablement.

Zélinga retourneroit à la Chine avec ſon Amant ... une tempête bien décrite, un naufrage, des rochers affreux.... quels objets pour Zélinga! Ils arriveroient chez des Sauvages, ils s'y feroient reſpecter, ces Peuples barbares les choiſiroient pour leurs Souverains, je réunirois les avantures de *C* ... & de *R* .... Cam-hy établiroit des châtimens, des récompenſes, des cérémonies, des ſpectacles... ces événemens contribueroient encore à ma réputation; on admireroit ma fécondité.

Un Vaiſſeau Portugais arrivé par hazard, les arracheroit à ces Sauvages, le Capitaine du Vaiſſeau ſeroit un avanturier qui leur apprendroit l'Eſpagnol pour leur raconter ſon hiſtoire. Ils arriveroient à Lisbonne; mais l'Inquiſiteur entreprendroit de les baptiſer & de

leur faire porter des Reliques, ils ne voudroient point renoncer aux Idoles, on les enfermeroit dans des priſons *obſcures*, enfin on les en feroit ſortir pour les envoyer au ſupplice. L'inquiſiteur leur feroit des excuſes ſur les motifs charitables qui l'engageroient à les faire brûler; mais le Roi de Portugal, informé de leurs avantures, deviendroit ſenſible à leur conſtance, il les admireroit, il écouteroit leur hiſtoire, il les renverroit à la Chine.

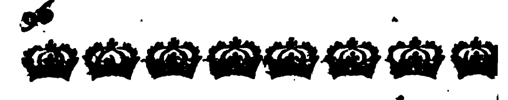
Une ſeconde tempête les conduiroit à Conſtantinople. Le Sultan deviendroit amoureux de Zélinga, il la feroit enfermer dans ſon Serrail. Cam-hy ſéduiroit un des principaux Eunuques, il enleveroit ſa Maîtreſſe, ils s'embarqueroient ſur un Vaiſſeau qui les conduiroit à la Chine. Ile ſe marieroient en arrivant, malgré le Serrail & le Raviſſeur, la Virginité de Zélinga ſeroit inconteſtable; leur bonheur

commenceroit au trentiéme & dernier volume de mon histoire.

Que seroit-ce donc, si j'avois recours au pouvoir des génies ?

Je laisse à d'autres Auteurs la liberté d'étendre ces avantures ; Je serai trop heureux, si le Public ne les trouve pas encore trop longues.

FIN.



LETTRE A L'AUTEUR DE NANINE.

MONSIEUR,

Vous venez de fixer par votre Piéce le destin du Comique larmoyant au théâtre. Vous aviez essayé ce genre dans votre *Enfant prodigue* ; on crut alors que c'étoit pour n'y plus revenir; il parut à vos partisans que vous aviez simplement voulu faire une incursion sur les terres de Mr. de la Chaussée. C'étoit, suivant eux, exercer le droit du plus fort, & prouver ce génie universel qui vous soumet & les matieres & les Auteurs. Votre goût vous raméne dans la même carriere : que Mr. de la Chaussée se console, & vous céde un bien qui vous appartient *à droit de conquête.*

prête. Ce genre mitoyen entre les ris & les pleurs, ou plutôt qui les accorde & qui les confond, s'annoblira certainement dans vos mains. Mr. de la Chaussée ne nous avoit donné jusqu'à présent que des *Reconnoissances*, & de ces situations romanesques qui serrent le cœur. On démêloit l'imitateur de Crébillion dans les *Reconnoissances*, & le Singe de Marivaux dans la contexture du Roman. On ne remarquoit rien de plus en lui, que ce qui n'étoit pas à lui-même; point de ces coups de lumiére, de ces étincelles du feu créateur qui anime le sein des grands Ecrivains. Mr. de la Chaussée n'avoit cultivé son fonds qu'avec l'ambition & les facultés bornées d'un particulier. Vous l'allez posséder dignement, & faire servir toutes vos richesses à l'améliorer. Vous y amenez les grands & les très-grands sentimens, le stile frappé, ce stile sentencieux, qui nous enléve d'admiration dans les Tragédies modernes. Oui, j'ose l'avancer. Qu'on retranche de l'*Enfant prodigue* & de *Nanine* le comique des Valets ou des Paysans, les caractéres qui for-

tent un peu de la nature, tels que celui de *Fierenfat*, les rôles de remplissage, tels que celui de Madame Dolban, nous aurons des Comédies qui pour le ton héroïque le disputeront à vos meilleures Tragédies.

On ne pourroit donc que féliciter notre siécle de ce qu'en étendant votre gloire, vous épurés un genre destiné à faire nos plaisirs. Mais tandis, Monsieur, que vous veillez à de si nobles travaux, vous n'ignorez pas que les Censeurs veillent aussi. Ce peuple obstiné tente de conserver encore dans la République des Lettres un reste d'équilibre, que vos nombreux talens s'efforcent de détruire. Vous avez beau leur abandonner vos trois Temples, du Goût, de l'Amitié & de la Gloire, ces divinités de votre cœur; votre Neutonianisme, tout ce que vous avez écrit sur les Anglois, votre Princesse de Navarre, & quelques autres piéces uniquement destinées à grossir le recueil de vos Oeuvres; vous ne leur paroissez point assez déprimé par ces mortifications. Ils voudroient que vous prissiez pour vous-

même ce systême d'égalité entre les hommes, établi dans votre nouvelle Comédie. Quoi, disent-ils, cette année auroit vû Mr. de la Chaussée ouvrir une *Ecole de la Jeunesse* qui n'a subsisté que six jours? Mr. de Boissy auroit annoncé une *Comète* qui n'a pas été vue toute entiére, & que notre hémisphére ne reverra plus? Qu'a donc fait Mr. de Voltaire pour être exempt de disgraces? Qu'il prenne le niveau de ses Confreres & de ses Rivaux poëtiques.

Je vous avoue, Monsieur, que mon humeur ne tient pas contre ces gens qui vous en veulent toujours, & qui augmentent votre réputation à force de la déchirer. Je dis à ces Critiques, faites mieux; je leur insinue même qu'ils en sont capables; mais mon peu d'adresse ne peut les amener au point de se taire sur votre compte. Me seroit-il permis, Monsieur, de descendre sur l'aréne, & de combattre pour votre défense? Mon zéle me tient lieu de forces. Si je contribuois en quelque sorte au succès de votre piéce, cette augmentation de succès ne vous au-

roit rien coûté. J'en retirerois au moins ce plaisir, & la pensée que vous m'auriez quelque obligation.

Malgré les tracasseries des Zoïles, votre premier Acte, Monsieur, auroit échapé à la censure; les Scénes en sont très-bien filées, l'exposition est parfaite, la jalousie de la Baronne de Lorme a paru bien peinte; les Examinateurs auroient seulement voulu que vous n'eussiez point ajouté à cette peinture des traits de force, & qui, suivant eux, ne sont que grossiers, par exemple, celui-ci. La jalouse Baronne, après avoir intimidé Nanine, voit avec une joie immodérée que cette fille accepte le parti du Couvent, & cette bonne Dame finit l'éloge de la retraite par lui dire:

Ah! mon enfant, que j'aurai de plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir!

Ce n'étoit pas ainsi, selon vos partisans même, que vous deviez achever cette tirade. Au surplus, est-il étonnant que la main de l'Artiste s'appésantisse quelquefois, & que le coin enfonce trop avant? Vous avez eu des-

sein de frapper plusieurs de ces grands coups : tout le premier Acte en est semé ; il n'y a pas de Piéce de théâtre où les sentences se succédent plus rapidement. A la vérité, le naturel du dialogue en souffre ; mais le comique en devient plus grand, plus extraordinaire. C'est aux Auteurs qui ont peu d'esprit, à ménager l'esprit :

L'esprit ne s'apprend pas.

Sans doute ils auront inventé la régle de n'en employer qu'avec sobriété, & de faire ensorte que les ornemens sortent du fonds sans le cacher. Continuez, Monsieur, & sans écouter les Défenseurs de je ne sçai quel goût, rendez-nous Sénéque dans ces éclairs multipliés qui éblouissent l'imagination... Donnez-nous toujours de ces pensées sublimes ou colossales ; de ces apophtegmes que l'Acteur, après un léger silence pour préparer les esprits, débite d'un air réfléchi & d'un ton différent du reste. Voilà ce qui est applaudi au théâtre, voilà ce qui saisit la multitude & ce qui fait la fortune des piéces. Enchassez même

dans vos Comédies des Madrigaux bien compassés, tels que cette description qui m'a fait tant de plaisir; c'est celle des deux carquois de l'Amour, si joliment amenée pour adoucir la farouche humeur de la Baronne de Lorme.

Je vous l'ai dit : l'Amour a deux Carquois.

L'un plein de fléches de paix, & l'autre de fléches de querelle. L'Amour ne peut que vous être obligé : il avoit besoin de deux carquois, un ne lui suffisoit pas ; les fléches pacifiques n'étoient du goût de personne, il en falloit d'autres pour réveiller les galanteries ; ceci est une nouvelle Mythologie, que toutes nos filles de théâtre feront bien d'apprendre, puisque le comique l'adopte.

Le Comte Dolban parle toujours bien & noblement, même à ses gens. Quand il envoye Germont reprendre Nanine qu'on enléve, & quand, arrêté sur la scéne par la violence de son amour, il s'en repose uniquement sur

la fidélité de ce Valet; c'est ainsi qu'il s'exprime:

Améne moi Nanine sur ta tête.
Qu'on m'en réponde.

Comment pourroit parler un Héros, si ce n'est de ce ton? Aussi Germont, digne confident, débite-t-il à son tour des sentences qu'il aura sans doute apprises de son Maître; c'est au sujet de Nanine dépouillée & chassée:

Souffrir n'est rien: c'est tout que de déchéoir, &c.

Au surplus, Monsieur, si on ne peut qu'attaquer ou admirer des beautés de détail dans votre piéce, c'est que le reste est uni & prévu. Il n'y a pas de Spectateur qui n'en sçache par cœur la conduite, & qui n'en dît bien le dénouement, dès le commencement du second Acte. On est donc réduit à s'occuper de vos expressions, de vos tours, de l'harmonie surtout de vos vers, de cette harmonie qui sert de cadre brillant à vos pensées.

Est-il un rang que Nanine n'honore?

Que ce vers eſt beau ! & cet autre,

Le Démon ſouffle ici ſa zizanie.

On ne finiroit pas, ſi on relevoit tous les vers auſſi coulans ; & quoique leur extrême douceur eût dû les imprimer dans ma mémoire, vous ne ſerez pas étonné qu'à la premiere repréſentation je n'en aye pas retenu davantage.

Je vais maintenant répondre aux obſervations que des gens mal intentionnés ou peu inſtruit, ont faites ſur quelques parties de votre Comédie.

Quelques-uns ont prétendu que la morale de cette piéce pourroit avoir de fâcheuſes conſéquences ; car vous faites voir clairement, que l'inégalité des conditions ne doit point être un obſtacle, quand il s'agit de mariage. Laiſſons aux Barons Allemans le préjugé des méſaliances. En France on doit penſer d'une autre maniere. Parmi nous le Duc & Pair ne doit point rougir de partager ſa couche avec une vertueuſe Griſette. Je vois avec plaiſir que cette opinion commence à s'introduire chez mes chers Compatrio-

tes. Combien de gens de la premiére volée époufent la fille

D'un important, que fa lâche induftrie
Engraiffe en paix du fang de fa patrie!

Il eft vrai que l'intérêt préfide ordinairement à ces unions ; mais je ne défefpére pas de voir notre Nobleffe agir par de plus purs motifs. Vous venez de lui donner de fi belles leçons. Je fouhaite pour les Bourgeoifes, les Campagnardes & les *filles de Soldats*, que nos jeunes Seigneurs en faffent ufage.

Monfeigneur, voulant fonder les difpofitions de la belle Nanine, lui propofe un Jardinier pour époux. Elle ne veut point de ce ruftaut. Le Comte charmé de découvrir que *Blaife* n'eft pas fon rival, offre de la marier à *un jeune homme* de fes amis, & qu'il connoît *depuis trente ans*. Elle déclare alors qu'un Monarque même chercheroit en vain à lui plaire. Elle débite à ce fujet des maximes puifées apparemment dans *le Livre Anglois*, dont le Comte lui avoit recommandé la lecture. Le Jardinier & le Roi font

refusés, il paroît clair à Dolban qu'il n'y a que lui qui convienne à Nanine, parce qu'il n'est ni Roi, ni Jardinier, & sans autre raisonnement il fait l'aveu de sa flâme. Bien des personnes ont trouvé que la conséquence tirée par le Comte dans cette occasion n'étoit pas bien juste. Mais l'Amour est-il bon raisonneur ? Le Comte devoit être pressé de se déclarer depuis le tems qu'il renfermoit ce secret en son sein. Une déclaration est toujours un morceau bien placé. D'ailleurs, ces fâcheux Critiques ne songent pas que la conséquence de Dolban singuliérement tirée, donne lieu à une situation touchante, Nanine tombe évanouie. Quel coup de théâtre!

Où j'ai remarqué la main de Maître, c'est dans la Lettre que Nanine écrit à son cher pere *Philippe Hombert*. Cette Lettre, par la maniére équivoque dont elle est construite, est, comme dans Zaïre, cause de tout le tapage. Le Comte croit qu'elle s'adresse à un Amant, & que cet Amant est *Philippe Hombert*. Si, comme cela est d'usage parmi les gens de bas aloi, cette

fille eût mis au haut de sa missive :

Mon très-cher Pere.

Et au bas :

Votre très-humble servante & fille Nanine.

Alors le Seigneur Dolban eût vu tout d'un coup dequoi il s'agissoit : mais Nanine a les airs d'une fille de condition, & ne donne point à l'auteur de ses jours ces titres qu'emploïe communément la tendresse rustique. Par ce moyen le Comte est dans l'erreur, il croit son Amante infidelle ; cela forme une intrigue admirable, qui ne se débrouille qu'à l'arrivé de *Philippe Hombert*. C'est par la même élévation de sentimens que Nanine aime mieux passer pour orpheline, que de faire connoître l'obscurité de sa naissance ; car elle connoît, sans que l'on sçache trop comment, que *Philippe Hombert* est son pere ; mais c'est un secret dont elle ne fait confidence à personne.

Sa vertu est soupçonnée. Aussi-tôt le Comte jaloux à la rage, ordonne que l'on enléve à cette pauvre fille tous les dons qu'elle avoit reçus de lui. L'ordre est exécuté avec la derniere

rigueur. On trouve beaucoup de dureté dans cette conduite. Je vous avoue, Monsieur, que j'en avois été moi-même révolté, mais on m'assura que cela se pratiquoit quelquefois en pareille occasion ; & pour me calmer entiérement sur cet article, un de vos amis me raconta qu'un homme connu par l'universalité de ses talens, un génie du premier ordre, un Poëte célébre, avoit eu une affaire de cœur avec une Lingére ; celle-ci, qui n'avoit pas à se louer des libéralités d'un Amant aussi riche qu'intéressé, vendoit sécretement ses faveurs à ceux qui lui en offroient un prix convenable. Apollon est instruit de l'infidélité de Coronis ; il fulmine, il tempête, il court chez l'ingrate, & reprend avec plaisir ce qu'il lui avoit donné à regret. Aprés un tel exemple je n'eus rien à répliquer.

Il ne m'a pas été difficile ensuite de fermer la bouche à ceux qui soutenoient que le Comte Dolban agit un peu vivement en envoyant saisir les papiers de Nanine. „ L'Amour, disent-„ ils, seroit-il devenu Commissaire ?

Cette

Cette plaiſanterie eſt de fort mauvais goût. Le Comte vouloit connoître n ſon entier la correſpondance amoureuſe de Nanine & de *Philippe Hombert*. Ceci eſt une découverte dans la maniere d'aimer. Quand une fille eſt atteinte du crime de *léze-Amour*, on peut, & l'on doit arrêter ſes papiers. Les Amans offenſés ne manqueront pas d'en agir ainſi à l'avenir.

Mais, ajoute-t-on, n'y a-t-il pas encore plus d'indécence à envoyer un Valet dépouiller Nanine, & lui faire reprendre ſes habits de Païſanne? Pour peu qu'on ſoit inſtruit de ce qui ſe paſſe parmi *les gens comme il faut*, on n'ignore pas que bien des femmes aiment mieux être ſervies par des Valets que par des femmes de Chambre. Qu'un Auteur eſt à plaindre d'avoir à faire à des Spectateurs ſi peu verſés dans la connoiſſance du beau monde! C'eſt ſans doute en deshabillant Nanine, que Germont découvre des charmes qui le frapent vivement. Le pauvre garçon au ſortir de la toilette ſe ſent le cœur ému en faveur de la fille de *Philippe Hombert*, ce qui fait

naître une scéne fort attendrissante, où Germont s'offre à son tour pour époux à la Villageoise délaissée. Celle-ci ne prête point l'oreille à une proposition si avantageuse; & par le refus qu'elle fait d'accepter la main du Domestique, elle témoigne la violence de l'amour qu'elle ressent pour le Maître.

Il y en a qui ont pensé que votre Comédie ne seroit pas goûtée par les femmes de condition; car depuis le commencement jusqu'à la fin, cette Piéce

Est un affront fait à la qualité.

On voit bien que vous n'avez pas voulu plaire à cette noble espéce. Mais en récompense, les Beautés releguées aux troisiémes loges vous applaudissoient de tout leur cœur, & disoient en regardant quelques Cordons bleus:

Quoi? la Villageoise Nanine
N'ayant pour tout bien que sa mine,
Auprès d'un Comte a réussi?
Monsieur Arrouet, grand merci,
Nous pourrons en tâter aussi.

Tout le monde, comme je l'ai déja dit, prévoit le dénouement de votre Comédie; mais ce qu'on n'auroit point

prévu, & ce qui auroit produit, selon moi, un merveilleux effet sur l'esprit des Spectateurs, c'eût été le mariage de *Philippe Hombert* avec la mere du Comte Dolban. Après le magnifique éloge que vous faites du métier de soldat, une telle alliance ne devoit point paroître extraordinaire. La Comtesse pour garder le *decorum*, témoigneroit d'abord quelque répugnance à passer dans les bras d'un spadassin; mais la facilité avec laquelle elle consent au mariage de son fils, donne lieu de croire que sa résistance ne seroit pas longue. Que le rapport d'humeur & d'inclinations eût fait passer de doux momens à ces deux illustres Epoux! Les vieux militaires, tels que *Philippe Hombert*, aiment à raconter leurs prouesses, la vieille Douairiere de son côté étoit passablement babillarde; source intarissable de plaisirs pour l'un & pour l'autre!

Mais que faire du pauvre *Blaise* qui ne revient point? Quelle surprise, quand il sera de retour de Remival, & qu'il verra Nanine devenue la femme de Monseigneur Dolban! Si la

ſotte fierté de la Baronne n'étoit p
un obſtacle preſque invincible, je ſe-
rois d'avis qu'elle épouſât le Jardi-
nier. De cette façon tout le mon
ſeroit content, & le dépit amoureu
ſeroit pouſſé à ſon dernier point. J'
merois mieux qu'elle prît ce par
que de la voir faire à ſon perfide
adieux dans le goût de ceux d'H
mione à Oreſte.

Quelques Politiques de théâtre
oſé conjecturer que votre Comé
ne prendroit pas, & qu'au bout
quelques repréſentations, on ver
s'éclipſer la foule de vos Admirate
Je ne puis prévoir ce qui arrive
mais quand tout Paris abandonne
Nanine, je m'obſtinerois à re
hommage à cette vertueuſe fille, j'i
ſeul la chercher dans la ſolitude
Parterre.

Un Diamant trouvé dans un déſert
M'en ſeroit-il moins précieux, moins c

Je ſuis avec ſincérité,

MONSIEUR,

Votre très-humble & trè
obéiſſant Serviteur **

A Paris, le 17 *Juin* 1749.

LETTRES

D'UNE

DEMOISELLE ENTRETENUE

A

SON AMANT.



A

MADEMOISELLE

A. M. G.

Voici quelques Lettres qui me sont tombées entre les mains, & qui pourront vous amuser. Elles sont d'une Amante trompée ; & qui n'a eu que trop de foible pour un ingrat. Vous n'essuyerez pas le même sort avec moi. Sensible à vos bontés, la mort même n'éteindra pas mon ardeur, & mon dernier soupir sera pour vous.

C****



LETTRES DE JULIE A CLITANDRE.

LETTRE PREMIERE.

J'Allois entrer dans le monde, où ma figure m'apprêtoit tous les plaisirs que goûte une Coquette jeune & aimable, lorsque je fis votre connoissance. Destinée à n'aimer personne & à m'amuser de tout, devois-je faire attention à votre physionomie séduisante? Non, sans doute, elle ne pouvoit manquer de faire impression sur le cœur d'une fille sans expérience. Je

vous vis, & pour la premiére fois je sentis que j'avois le cœur tendre. Si mon premier regard vous fut favorable, je lûs avec plaisir dans vos yeux l'hommage secret que vous me rendiez. Instruit dans un second entretien de la destination de mes charmes, vous frémites; & profitant de l'empire que vous aviez sur mon cœur, vous m'enlevâtes quelques jours après à cette parente perfide qui, pour prix de la malheureuse éducation que j'en avois reçue, étoit sur le point de mettre à l'enchere mes innocens appas. J'abandonnai mon sort à votre tendresse, & je me vis bientôt, par vos soins, dans une maison, dont la magnificence ne laissoit rien à désirer. Parmi les domestiques j'y trouvai Sophie ma femme-de-chambre, (car je me vis dans un instant maîtresse absolue de ceux que votre amour avoit choisis pour me servir) Sophie, dis-je, me vanta votre amour plein de délicatesse. Vous en vouliez, disoit-elle, à mon cœur; elle ne vous peignit que trop aimable. Tendre, soumis, complaisant; vous n'abusâtes point des

droits que vos bienfaits auroient pu vous donner. Vous me fîtes pendant trois mois votre cour, & voulûtes mériter, par mille ſoins, ce que tout autre moins délicat, eût imaginé être dû à ſa générosité. Enfin, l'inſtant que vous déſiriez arriva, votre amour le fit naître, ma foibleſſe le hâta. Moment heureux, dont le ſouvenir ne m'eſt que trop cher ! Depuis trois ans que mon bonheur eſt celui de contribuer au vôtre, rien ne vous a pû dérober à mes embraſſemens ; je n'ai jamais paſſé un jour ſans le voir marqué au coin de la tendreſſe. Jugez de l'état où me met votre abſence. Depuis quinze jours je n'ai point eu de vos nouvelles. Quinze jours, ô Ciel ! Sophie veut en vain raſſurer ma tendreſſe allarmée ; rien ne peut m'arracher à l'ennui qui me tue. Je ne ſçais quel noir preſſentiment m'accable. Je vous vois..... le dirai-je.... Cruel ! vous êtes dans les bras d'une autre. Arrêtez.... Elle peut être plus aimable ; mais peut-elle être auſſi tendre ? Vous voyez où m'emporte ma douleur ; faites ceſſer mes craintes, venez conſo-

ler votre Julie, hâtez-vous de venir chercher un pardon qu'elle n'eſt que trop diſpoſée à vous accorder.

LETTRE II.

J'Ai reçu votre Lettre; jamais vous n'avez montré tout-à-la fois tant d'eſprit & ſi peu d'amour. Une amante auſſi délicate que moi, n'eſt point aiſée à tromper. Vos affaires ſont un prétexte ſpécieux que je ne reçois pas. Quelques intéreſſantes qu'elles puiſſent-être, s'il eſt des momens pour tout, combien en doit-il être pour ce qu'on aime? Mais ſuppoſons qu'elles ne vous laiſſent pas un moment de loiſir pendant la journée, il faut prendre du repos; la nuit que devenez-vous? Hélas! puis-je en douter; ſi l'amour ne vous conduit pas chez moi, c'eſt qu'il vous retient chez un autre. Dites-moi, la beauté qui vous captive eſt-elle digne de votre attachement? ou plutôt, (comme je le ſouhaite) n'avez-vous pour

elle qu'un amour passager ? Si cela est je vous pardonne. Mais n'abusez pas de ma bonté, venez m'avouer votre bonne fortune. Si la personne est aimable cela justifiera mon choix, & je serai flattée qu'elle n'ait pu que vous amuser : croyez-moi, dès ce soir venez vous raccommoder avec moi ; je me sens disposée à vous dédommager du sacrifice que j'exige de vous. En un mot, j'oublie tout ; mais n'attendez pas à demain, vous ne me trouveriez peut-être pas si facile.

LETTRE III.

LE pardon que je vous offrois de si bonne grace ne vous a pas tenté, & le sacrifice que j'exigeois vous a paru trop grand. Il faut, je le vois, renoncer au plaisir de vous voir ; que ne puis-je renoncer à celui de vous aimer? Que votre sexe est perfide, que le mien est foible ! Le plaisir de captiver un cœur est d'un prix sans égal. Pour y parvenir, un homme ose tout

risquer. Plus les obstacles sont grands, plus il s'obstine à les vaincre ; il est de son honneur d'en venir à bout. Que de soins, que de complaisances n'employe-t-il point ? Occupé de sa conquête, tout l'Univers lui est indifférent, il sacrifie tout à son objet ; mais après tant de soins, vient-il à bout de s'en rendre maître, dès-lors ce bien si désiré perd de son prix : ce n'est plus une chose qu'on souhaite ; on est possesseur, l'amour s'évanouit. Voilà votre portrait ; c'est celui de bien d'autres. Je vous ai connu bien différent ; vous aviez de votre sexe toutes les vertus, sans en avoir les vices. Que vous détesterez un jour ceux qui ont occasionné votre changement ! Aimer sincérement, être aimé de même, voilà le souverain bien ; c'est de vous que je tiens cette maxime. Pendant trois ans elle nous a procuré de doux momens ; par quelle fatalité y voulez-vous mettre fin ? J'ai beau m'examiner ; si trop d'amour est un crime, c'est le seul que vous puissiez me reprocher.

LETTRE IV.

ENfin j'ai découvert le ſujet de vos froideurs ; & Lucile, cette coquette, vous a mis au rang des malheureux qu'elle captive. Quoi ! un homme comme vous peut-il encenſer un autel où le public ſacrifie ? Eſt-il poſſible que vous préfériez les careſſes ſimulées d'une femme perdue, à la tendre foibleſſe d'une fille qui n'a jamais pouſſé de ſoupirs qu'en votre faveur ? Vous, que j'ai connu plein de délicateſſe & de ſentimens, à quel affreux délire êtes-vous donc en proie ? Quand cette malheureuſe vous tient dans ſes bras, la vivacité de ſes careſſes vous abuſe ; elle ne vous les prodigue que pour hâter votre défaite ; elle irrite chez vous la paſſion pour l'amortir plus vîte, afin que n'ayant plus rien à déſirer, vous lui laiſſiez, par votre départ, le loiſir d'en prodiguer autant à un autre. Quelle différence, hélas ! quand l'amour vous précipitoit dans les miens, mille déſirs étoient

retenus par la crainte que j'avois de vous quitter trop-tôt ; la satisfaction de vous y tenir plus long-tems, m'a fait cent fois différer le plaisir au moment où j'en sentois les flatteuses approches. Que sont devenus les sermens que vous m'avez faits de n'être qu'à moi ? Quittez, quittez cette perfide, venez, mon amour, tout blessé qu'il est, sera encore assez généreux pour vous pardonner ; je reprendrai sur votre cœur tous mes droits ; j'arracherai le fatal bandeau qui vous aveugle, vous ouvrirez les yeux, enfin, vous détesterez Lucile, & rendrez justice à la tendre Julie.

LETTRE V.

TOn fidéle la Vallée, infâme courtier de tes plaisirs, m'a remis ton criminel écrit. Tu m'y peins comme la plus aimable femme. J'ai, dis-tu, mille charmes, mille vertus, un seul défaut les obscurcit. Je suis jalouse, enfin. Est-ce à toi, ingrat, de t'en plain-

Are, au milieu des plaisirs que ta libé ralité me fournit chaque jour? La vi pour tout autre n'auroit rien que d'a gréable; mais je t'aime; je ne te voi plus; que me sert tout le reste? C'es à ton amour que je dois la connoissan ce du plaisir; je m'en suis fait un douce habitude; à qui recourir, per fide? veux-tu qu'à ton exemple, j'ail le dans les bras d'un autre étouffer le feux que ma tendresse pour toi fai naître chaque jour? Jusqu'ici mo imagination a suppléé à la réalité mais enfin ce n'est qu'une chimére Crains que je ne me vange. Il est vrai je suis encore pleine de ton image. J t'adore, tout perfide que tu es; mai chaque chose a son terme. Une fem me outragée est capable de tout. Qu dis-je? Je pourrois.... non cher Cli tandre, non, plutôt mourir. Mor cœur t'appartient, il ne fut jamai sensible que pour toi. Veux-tu don ner la mort à ta Julie, par pitié viens la consoler; si tu ne peux l'aimer, feins au moins qu'elle t'est chere. Amuse mes déplaisirs, mon foible pour toi ne te secondera que trop bien.

LETTRE VI.

MAîtreſſe de mon ſort, je t'en avois fait l'arbitre, & juſqu'ici nul remord ne me déchiroit : car enfin la Divinité eſt trop juſte & trop équitable pour condamner un attachement que la volonté des deux parties autoriſe. La formalité uſitée dans les unions, n'eſt, à proprement parler, qu'un acte civil, néceſſaire au bien de l'Etat. Sur la foi de tes ſermens, je ne voïois en toi qu'un époux, je me faiſois une loi de t'aimer, toute ma tendreſſe ſuffiſoit à peine pour m'acquitter de ce que j'imaginois te devoir ; ton inconſtance m'ouvre les yeux ; mon attachement pour toi devient un crime. Je renonce au monde, procure-moi les moyens d'aller dans un Couvent finir des jours que ta cruauté abrégera bientôt. Ce parti eſt raiſonnable ; celui que tu me propoſe fait horreur : quoi ! après m'avoir retirée du précipice, c'eſt toi, ingrat, qui m'y veut jetter ? Ne m'as-tu arrachée

à l'ignominie qu'on me préparoit, que pour m'en apprêter une autre d'autant plus criminelle, que la premiére eût été involontaire, & que je courrois moi-même au-devant de la seconde ? Non, puisqu'il faut renoncer à ton cœur, puisqu'un autre le posséde, le monde n'a plus d'attraits pour moi. Si tu n'es plus sensible, sois-moi du moins généreux ; permets que j'aille au fond d'un Cloître cacher ma honte & mon désespoir. J'attends ta réponse, Clitandre, penses-y bien, elle décidera mon sort.

LETTRE VII.

QUoi ! vous vous opposez à ma retraite ? & le conseil que vous me donniez de faire un autre amant, n'étoit donc que pour sonder mon cœur ? Pouvez-vous le mettre à pareille épreuve ? Si j'en crois Sophie, je vous suis toujours chere ; mais un malheureux penchant dont vous n'êtes pas le maître, vous retient dans les bras d'une

autre. Lucile, dites-vous, n'a pas votre estime, & l'empire qu'elle a sur vous, elle ne le doit qu'à votre goût pour le plaisir. Quel est donc ce plaisir ? s'offre-t-il chez elle sous une forme nouvelle ? Hélas ! quelle est votre erreur ? Dans la douce yvresse, fille de la volupté, l'art n'est pas nécessaire ; une tendre simplicité suffit. Laissons ces rafinemens à des cœurs usés au printems de l'âge : la nature embellit assez les momens consacrés à l'amour ; les plus vifs, croyez-moi, ne se trouvent pas dans les bras d'une coquette. Je plains votre aveuglement ; mais puisque la malheureuse ne m'a pas ôté votre cœur, mes craintes n'ont que vous pour objet, votre santé m'est chére. Redoutez les caresses d'une femme qui ne cherche qu'à se satisfaire, & sur-tout songez qu'en amour notre sexe a des ressources que le vôtre n'a pas. Donnez-moi de vos nouvelles ; tout ingrat que vous êtes, je suis toujours pour vous seul la tendre & fidéle Julie.

LETTRE VIII.

IL faut que vous soyez aussi sûr de ma tendresse que je la suis peu de la votre, pour oser choisir le Chevalier de ** pour votre confident. C'est l'homme du monde le plus aimable. N'importe, vos intérêts sont fort bien entre ses mains ; que ne m'a-t-il pas dit en votre faveur ? Vous ne tarderez pas, si je veux l'en croire, à me rendre tous les droits qu'un amour libertin m'a ôté sur votre cœur. Est-il bien vrai ? Ah ! Clitandre, cette idée m'enchante ; hâtez-vous de venir sécher mes pleurs. Je suis outragée ; c'est moi cependant qui demande la paix. Sentez tout le prix de ma démarche ; tant d'amour exige un prompt retour. Le Chevalier me l'a promis. Je l'attens de ses soins, pour récompense je lui voue toute mon estime ; il est généreux, & connoît trop ma délicatesse pour exiger davantage. Adieu, l'amitié obtiendra

peut-être ce que n'a pu l'amour. Quel triomphe pour l'un ! quelle honte pour l'autre !

LETTRE IX.

PUis-je compter sur la parole que m'a donné le Chevalier, & vous verrai-je demain ? Il y a si long-tems que je me flatte de votre retour, que je regarde ce plaisir comme imaginaire. Ce début vous paroît singulier, il est d'une femme piquée, & qui a honte d'avoir tant de foiblesse pour un ingrat. Cruel, avez-vous pu si longtems m'outrager ? Maître absolu de mon cœur, quel cas en avez-vous fait ? Que me direz-vous ? que vous êtes au désespoir de m'avoir manqué, que désormais vous serez tout à moi ; vous m'en ferez mille sermens. Avez-vous tenu les premiers ? Je m'étois promis de continuer ma Lettre sur le même ton ; mais ma tendresse pour vous l'emporte. Oui, Clitandre, j'oublie tout, & vous attens demain. Ce ter-

me, tout court qu'il eſt, va me paroître un ſiécle. Eſt-il bien vrai ? vous m'aimèz ; vous êtes repentant. Ah ! cher amant, venez vous jetter dans mes bras, que je vous y prépare de plaiſirs ! que je m'en apprête dans les vôtres ! pour être moins recherchés que ceux que vous me ſacrifiez, ils n'en ſeront pas moins vifs. Que je ſuis foible ! Adieu, à demain.

LETTRE X.

A Peine avez-vous fait votre paix que vous devenez coupable. Quoi ! vous me quittez ſans me dire adieu. Vous reſpectez mon ſommeil fort mal-à-propos, j'avois mille choſes à vous dire, ma facilité à vous pardonner en eſt cauſe. Que je ſuis fâchée de m'être rendue ſi-tôt, j'aurois dû vous faire acheter votre pardon. Je ſuis d'une humeur déteſtable. Je vous attens cependant pour dîner. Songez que le Chevalier doit s'y trouver ; il ne manquera pas d'arriver

avant vous, que voulez-vous que je lui dise? Je serai franche; je conviendrai que jamais on n'a mieux marqué un repentir que vous l'avez fait; que j'ai retrouvé chez vous plus de sensibilité que vous n'en aviez autrefois: enfin, que la nuit a été charmante; mais je ne vous passerai point de vous être levé sans me dire mot. Je vous apprête de mauvaises plaisanteries; mais vous les méritez; vous m'avez tant dit de jolies choses hier au soir, que sans doute, vous n'aviez plus rien à me dire ce matin. Je serai désormais plus ménagere. Adieu, je vous attens.

LETTRE XL.

En vérité, Monsieur, vous êtes adorable. Je me suis racommodée de la meilleure foi du monde avec vous; j'ai cru votre repentir sincére, & j'avois oublié jusqu'à votre infidélité. Pendant quinze jours, sensible à ma bonté, vous ne m'avez quittée

qu'autant que vos affaires vous arrachoient d'auprès de moi ; qu'êtes-vous devenu depuis deux jours? J'ai envoyé dix fois chez vous, on ne vous a pas trouvé, auriez-vous fait quelque nouvelle conquête ? Dois-je m'attendre à de nouveaux chagrins ? Vous êtes fort aimable ; vous m'avez plû, & jamais je n'ai eu de sensibilité que pour vous ; mais ne vous flattez pas que je me pique toute la vie de constance pour un ingrat, tout s'use. Sçachez qu'une premiére infidélité est beaucoup plus dure à supporter qu'une seconde, on s'habitue à tout. Votre premiére faute m'a pensé causer la mort ; une nouvelle me rendroit la tranquilité. Cette façon de penser vous paroîtra nouvelle, ne doutez pas qu'elle ne soit vraie. Oui, je le répéte, rien ne peut exprimer ce que je sens de tendre pour vous. Cependant, si pour prix de ma foiblesse je ne trouve en vous qu'un volage, mon parti est pris, vous n'entendrez jamais parler de moi, & j'irai dans un Cloître oublier, s'il se peut, jusqu'à votre nom.

LETTRE XII.

MAlgré toutes les précautions que vous avez prises, je suis au fait de votre prétendu voyage. Lucile pendant trois jours vous a retenu chez elle. Je suis charmée de votre raccommodement, je vous invite à ne la plus quitter. Un charme inconnu vous attache l'un à l'autre, & si vous m'en croyez vous unirez votre sort au sien. Que je vous sçais gré de m'avoir rendu à moi-même ; l'amour a des charmes, j'en conviens ; mais on paye trop cher ses faveurs. Adieu, volage, adieu, je quitte un séjour qui m'a paru charmant ; ma tendresse pour vous est une yvresse qui s'est passée : ne vous informez pas de ce que je deviendrai ; tel que soit mon sort, il sera toujours assez beau, ayant recouvré ma liberté.

FIN.

